E.M. TEROUENM
BOOKSELLER
PARIS 9 RUE SCRIBE
NEW YORK 6 EAST 46 ST

LP
T131m

LAURENT TAILHADE

UN MONDE QUI FINIT

La Dévotion à la Croix — Don Quichotte

Appendice

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Successeur
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1910

1095-95
11-5-11

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Un Monde qui finit

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

La Farce de la Marmite. Traduit de Marcus Accius Plautus. 1 vol. in-12 broché, portrait de Gabbart et fleuron de Rochegrosse . . . . . **3** fr. **50**

La Noire Idole. Essai de morphinomanie. Plaq. in-12 **1** fr. **50**

La Corne et l'Épée. Etude sur les Courses de taureaux. Plaquette in-12 . . . . . **1** fr. **50**

Pour la Paix, suivi de : **Lettres aux Conscrits**. Frontispice de Destrem. Plaquette in-12 . . . . . **1** fr. **50**

La Feuille à l'envers. Revue en un acte. In-12 . **2** fr. »»

LAURENT TAILHADE

Un Monde qui finit

La Dévotion à la Croix — Don Quichotte

Appendice

PARIS
LIBRAIRIE LEON VANIER, EDITEUR
A. MESSEIN, Succr
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1910

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

5 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 5
et 7 exemplaires sur Hollande numérotés de 7 à 12.

N°

UN MONDE QUI FINIT

« LA DÉVOTION A LA CROIX »

L'âme humaine, quoi qu'en ait dit M. de Voltaire n'est pas la même à toutes les époques, ni sur tous les points de l'Univers. La mentalité d'un Castillan, sujet de Charles II ou de Philippe IV, d'un vétéran de Lépante, d'un hobereau de la Manche ou d'un *consquistador* au pourchas des lointaines aventures ne se peut raisonnablement comparer à celle d'un Français moderne, habitant le Paris des aéroscaphes et des voitures électriques, d'un fashionable adapté aux élégances du xxe siècle, ayant son jour d'Opéra, son jour de Cirque et son jour de Comédie-Française.

Pour entendre les ouvrages pieux des maîtres espagnols, pour identifier nos esprits à leurs imaginations baroques et sublimes, il nous faut renoncer un moment, à nos préjugés mondains et scolastiques, oublier au seuil de leur théâtre, ce que nous avons

appris de nos maîtres et de nos relations, abdiquer toute idée préconçue, ignorer les œuvres modernes et les œuvres classiques, ne faire état ni des pièces de Mirbeau ou de Capus, ni de la tragédie racinienne, et sans chercher le style Louis XIV ou le *modern style*, entrer dans ces robustes poèmes, comme dans une cathédrale, celle de Burgos, de Tolède ou de Saragosse, pleine de lumière et de clairs-obscurs, de Christ enluminés, de verrières coruscantes et de bouquets épanouis. La voix des chantres psalmodie. A l'ombre des piliers, s'exhalent des soupirs et, debout sur le maître-autel, au tremblement des cierges embrumés d'encens, le prêtre en chasuble de moire ou de tabis prononce le mot suprême qui fait descendre un dieu.

Ainsi que, pertinemment, au cours de son étude sur le *Théâtre édifiant*, le remarque M. Marcel Dieulafoy — dont le goût perspicace et l'érudition fixent en des pages décisives, tout ce qu'il importe de savoir sur les hiérodrames du XVIe siècle, pendant la période qui va de Lope à Calderon — les spectacles, en Espagne, font partie intégrante de la chose catholique. On les tient pour des actes de foi, au même titre que les pompes inhumaines de l'Inquisition. L'une et l'autre fête, celle du tréteau et celle du bûcher, sont avant tout, des manifestations, des actes chers à la piété publique. Ils en prennent le nom : *auto sacramental*, *auto de fé* — acte sacramentel, acte de foi.

L'Inquisition, dont les débuts concordent en Espagne

avec les premiers essais dramatiques, asservit les troupes régulières aussi bien que les histrions nomades au joug d'une sévère discipline. La scène orthodoxe met en dialogues et porte dans la rue aux foules recueillies, ces exhortations des moines, des prêcheurs qui, sous le manteau noir de Dominique ou la bure de François, préconisent avec des mots de flamme, les épouvantes de la damnation, les gloires du salut, admonestent les endurcis et font jaillir les eaux vives de la pénitence, au choc de leur discours. Le théâtre les suit. Il fait vivantes les controverses théologiques. Il conduit près du manteau d'Arlequin, les Vertus théologales, qui donnent la réplique à la Tarasque et devisent avec les Péchés capitaux. Il confond si étroitement l'amour temporel avec l'amour céleste, les aventures des capitans, des mauvais garçons, des *picaros*, des tire-laine, escogriffes chez Monipodio ou barons du Clair-de-lune, il enchevêtre si bien leurs exploits avec les miracles de la grâce, les apparitions d'anges, de spectres, de démons et d'âmes en peine — au moment précis où la chaire chrétienne se pare des ornements profanes et de l'antiquité retrouvée — que l'on ne sait, en vérité, si l'édification n'abonde pas dans les jeux des baladins autant, peut-être plus que dans les prônes et oraisons des sermonaires. La foi est trop ardente, absolue, elle est trop robuste pour que les choses naïves induisant aux sourires les hommes d'à présent, puissent devenir ici l'objet d'une quelconque

dérision. Les héritiers de Charles-Quint, sombre postérité de Jeanne la Folle et de Philippe II, le moine couronné, confits en dévotion, rudes à eux-mêmes, rudes au peuple docile que mène la théocratique houlette du Clergé, ces rois-fantômes de l'Escurial ouvriraient, comme le père de don Carlos, leurs veines toutes grandes, s'ils croyaient qu'une goutte de sang hérétique en eût contaminé la pureté. Il y a, dans ces mornes souverains, de l'ascète catholique, du fakir musulman et, brochant sur le tout, une imagination féconde en mirages, l'acquiescement à l'absurde, l'esprit romanesque, la faculté de rêver en plein midi que Loyola, bientôt, fait dériver au profit de la direction spirituelle. Don Quichotte n'est pas une exception. L'Espagne tout entière est éprise de chimères. Dernier prolongement dans le monde occidental de l'Orient, père de fables, elle rêve, pendant un siècle, ses *Mille et une Nuits*. Pour elle, rien de plus normal que l'extraordinaire, de plus exact que le merveilleux. *La Légende dorée*, avec ses lions repentis et ses corbeaux théologiens, fera grimacer Voltaire. Le bon Gargantua, dans ses propos de haute graisse, n'épargnera pas les nasardes à « saint Guodegrin qui fut martyrisé de pommes cuites ». Mais, pour les parfaits croyants de l'Espagne catholique, ces contes puérils des hagiographes, tantôt, illuminent d'une lueur d'épouvante les bouges infernaux, tantôt, divulguent dans son éternelle fête, le séjour des Bienheureux.

Ces âmes héroïques supportent sans crainte ni langueur la familiarité du Mystère. Le tremblement, l'horreur sacrée du doute, le besoin de concilier la Raison avec la Foi qui déchirent le grand cœur de Pascal, prosternent devant le Crucifix rigide et nu de Port-Royal, une élite de penseurs, n'effleure pas la catholique Espagne. Fidèles en esprit, fidèles en vérité, ces vainqueurs des Mores et des Juifs ! Leur adhésion est si parfaite, leur moi si plein du dogme, leur conscience baptismale si respectueuse de ses enseignements ; ils croient avec tant de ferveur à la miséricorde inépuisable d'un Père très bon, que l'Enfer ne les épouvante guère et qu'ils vont jusqu'à transformer ses démons en *graciosos* de comédie. Le Ciel même leur inspire moins de respect que d'allégresse. Fils obéissants de l'Eglise catholique chrétienne, ils habitent sans terreur dans le prodige, sans crainte parmi les choses divines, pleins de tendresse et d'abandon, sur le cœur même de leur dieu.

*
* *

Les *autos sacramentales : Truand béatifié*, de Cervantès, *Damné pour manque de confiance*, de Moreto, *L'Esclave du Démon*, de Mira de Amescua, le théâtre pieux de Lope, de Tirso de Molina, de Moreto, de Solis, poètes revêtus des Ordres sacrés et tous plus ou moins attachés au Saint-Office, concouraient pour une

large part aux pompes de l'Eglise romaine. C'est pendant l'Octave de la Fête-Dieu, la fête du *Corpus*, comme disent encore les Espagnols, que se donnaient les plus magnifiques représentations, déduit auguste et populaire, digne en tout point de cette rude et sublime Espagne, où l'ardeur sèche du climat exalte encore la véhémence des colères, les transports de l'amour, la fièvre des enthousiasmes et la richesse des couleurs.

C'est par un soir du prime été, quand le soleil de mai darde ses jeunes rayons. Les cloches à toute volée, égrènent dans l'azur des carillons tumultueux, annonçant aux fidèles que la procession quitte les églises, que voici les royaux étendards, et, sous le dais de velours cramoisi, le *Corpus* lui-même, dans l'ostensoir de perles, d'émeraudes et d'or. Les Madones, vêtues de brocart et de lampas, avec leurs joues peintes et leurs prunelles d'émail, les Christ lugubres, dont la nudité saigne, dont les épaules sont bleuies par le fouet, la face jaune, et dont les yeux révulsés pleurent des larmes de verre ; les saint Sébastien, aux flancs transverbérés de flèches ; sainte Agnès, avec, sur sa blanche poitrine, comme deux pétales de roses, la place des seins arrachés par le bourreau ; les Bienheureux, chevaliers de la reconquête : saint-Jacques-tueur-de-Mores, saint Georges et saint Alphonse, chevauchant leurs destriers, se mêlent au cortège, font au Roi du Ciel une escorte majestueuse et redoutable. Une ardente lumière flamboie, éclairant aux

murs de la cité les étoffes précieuses, les faïences mauresques, les tableaux enfumés, les tapisseries séculaires à la trame de laine et de soie, aux personnages en reliefs, surbrodés, passementés de métaux précieux. Les chapelles ouvertes laissent évaporer des bouffées d'orgue et des vapeurs de myrrhe. Le parfum de l'encens monte avec les odeurs plus délicates des lis, des tubéreuses, des œillets de Grenade et des roses musquées. La procession marche sur un tapis de rameaux et de fleurs. Et quand, devant les reposoirs élevés aussi bien dans les orgueilleuses promenades que dans les quartiers suspects et les faubourgs souffrants, l'évêque ayant béni le peuple, suit lentement sa marche triomphale, soudain bourdonnent les guitares, palpitent les *abanicos*. La foule s'éparpille à travers places et carrefours. Elle va aux taureaux, à l'auberge. Elle chante, elle rit, elle égratigne des cédrats. Elle danse, au claquement des castagnettes, les *jotas*, les *jalejos*, danses lascives de l'Aragon ou de l'Andalousie, animée au plaisir, comme, naguère, zélée aux rites sanctimoniaux.

Alors, descendant avec lenteur de leurs chars-à-bancs peinturlurés, les comédiens prennent place. Ils montent sur l'estrade machinée à leur intention, dans les *pueblos* de quelques feux, dans les plus minces bourgades aussi bien que dans Madrid ou Barcelone. Ils figurent la décollation d'un martyr, la résipiscence d'une âme pécheresse, les conflits de la Grâce et de la Tentation, des bons et des mauvais Anges, le duel

permanent des Ténèbres et de la Lumière, de l'Enfer et du Ciel, de la Haine et de l'Amour.

C'est, dans l'auditoire, une émotion profonde. Un acteur interrompt le spectacle, s'agenouille, récite le *confiteor*. Des pleurs inondent les visages. Des transports de fanatisme, des soupirs, des cris d'extase ou de ferveur animent ces poitrines orageuses, montent dans le crépuscule de corail, de cuivre et d'or. La performance dramatique s'achève en oraison.

Dans les poèmes de ces croyants achevés, le Démon occupe un rôle subalterne, exempt de tout charme et de toute grandeur. Il ne séduit par l'intelligence, ni par la beauté. C'est le traître honni et bafoué. Les anges de Gœthe, plus tard, l'étoufferont presque sous des roses, car le Mal est vaincu par la Beauté. Pour Calderon, il empeste l'odeur sulfureuse des « infernaux palus ». On ne lui voit ni la sculpturale majesté de Lucifer, dans Milton, ni le rire sarcastique de Méphistophelès, dans l'épopée de Faust. Il n'est l'Ange déchu ni l'Esprit de la Terre (*Erdgeist*) mais le Diable tout court, fétide, caricatural, obscène, le Prévaricateur immonde révolté contre le salut du genre humain.

*
* *

Nonobstant le dogmatisme, la théologie et l'absence de mobiles immédiats, un poème tel que la *Dévotion à la Croix* n'a rien de languissant ou d'ennuyeux. Ce

n'est pas une pièce « édifiante » dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, pas même une pièce « morale » comme le théâtre des Jésuites au XVIIIe siècle. Il n'a dans ses arrière-plans, aucun but apologétique. Il ne controverse point, et l'on peut, en toute franchise, l'admirer sans courir le danger d'être stigmatisé par le nom de « clérical ». Cela tient à ce que le catholicisme s'est amalgané si parfaitement à la vie sociale de l'Espagne, durant les XVIe et XVIIe siècles, à ce qu'il fait tellement corps avec les mœurs, les usages, les coutumes intimes, qu'il ne se peut isoler comme chez les peuples et dans les époques où le départ existe, où le fait civil est distinct du fait religieux. Au temps des Cervantès, de Calderon, les prêtres ne sont pas séparés des laïques. La mascarade, qui nous scandaliserait fort, aujourd'hui, du curé Curiambro en nécromant de carnaval, nous paraît tout à fait décente, parmi les paysans et les muletiers de *Don Quichotte*. En France, le cortège des Fous, la pompe de l'Ane conduisaient à l'autel des masques et des mufles, aux jours de liesse : Noël ou Carême prenant. A l'Offertoire, on entendait braire le grison de Sancho. Mardi-gras envahissait la cathédrale, s'affublait des ornements épiscopaux, ceignait la mitre et chantait au lutrin (1). Le hoquet des buveurs faisait un contre-point au rituel grégorien, cependant que les clercs en ribotte graillonnaient leur cochonaille

(1) Cf. Salomon Reinach. *Orpheus*, cap. X, § 57.

au *turibulum* des encensoirs : « *Papa fatuorum incensabitur cum boudino* ». Les nouvelles mœurs sacerdotales que rendront nécessaires la lutte contre le Protestantisme et la soupçonneuse politique des Jésuites, la haute réserve, le quant-à-soi ombrageux du prêtre ne sont pas encore acquis.

Le concile de Trente n'a pas encore modifié le statut des laïques et des clercs.

En même temps que fonctionnaient les troupes régulières, les comédiens de campagne amusaient le petit peuple. A travers les routes empierrées, par les ports et sur les pentes des *sierras*, le chariot de Thespis vagabondait de bourgade en bourgade, faisant halte dans les bois de chênes-lièges, donnant la comédie aux piocheurs de terre, aux barbiers, aux desservants, beaux esprits de village, aux nouvellistes de provinces, compères de Sancho Pança. La compagnie d'Angulo-le-Mauvais (Angulo-*el-Malo*), perlustrait la Manche, l'une et l'autre Castille, l'Andalousie et le royaume de Valence. Elle jouait, pendant l'Octave du Saint-Sacrement, *les Cortès de la Mort*, où figuraient, comme dans *la Danse macabre* de Bâle ou dans les suites de Holbein, avec l'éternelle Moissonneuse, l'Empereur, les Anges et l'Amour. Elle installait ses décors dans les *ventas* ou Ginès de Passamonte, avec singe et marionnettes, rencontrait à son dam de Chevalier de la Triste-Figure. Et pendant que Philippe IV, dans son funèbre Escurial, parmi les fous de cour, les me-

nines, les épagneuls noir et feu chers à Velasquez, improvisait avec le grand Calderon, des actes sacramentels, des charades figurant la création du Monde, remplaçait, par l'animation fictive du théâtre, la vie individuelle et politique, la faculté d'agir qui se retirait de lui — tout entier, le peuple espagnol, de Gibraltar à Pampelune, de Murcie à Santander, s'enivrait de mirages infernaux ou célestes, poursuivait son roman à travers les surprises, les coups de fortune, les intrigues savantes et les crimes barbares que poètes et comédiens, en des ouvrages d'un art brutal et raffiné, faisaient vivre sous ses yeux.

*
* *

La dévotion à la Croix met en acte un de ces retours de la Grâce, inattendus et fulgurants comme un coup de tonnerre, avec quoi la raison ni la critique n'ont rien à démêler. Eusebio, victime du point d'honneur qui l'incite à tuer en combat singulier le frère de sa dame, embrasse l'état de brigand, s'enfuit dans la montagne, loin des archers de la Sainte-Hermandad et des alguazils, mis à ses trousses par une famille au désespoir. Son adversaire appartenait à cette morne engeance de fous furieux qui tiennent la femme pour une propriété dévolue à sa famille d'abord, plus tard à son mari, maniaques punissant de mort, comme don Gutiere de Solis, l'épouse infidèle du *Médecin de*

son honneur, ou bien, comme l'alcalde de Zalamea, tenant pour coupable, faillie et déshonorée, la malheureuse qui n'a commis d'autre méfait que de subir le viol d'un scélérat. Cette mentalité paradoxale qui fait de la femme une esclave en même temps qu'une idole, et, de son époux, un bourreau sans pitié, dès qu'il a cessé d'être un adorateur à genoux, semble aujourd'hui aussi folle que perverse. Le « tuer pour trop aimer » d'Othello paraît, chez ce noir, un propos de cannibale, à présent que l'égalité des sexes, leur droit commun à la richesse, au travail, à la justice, au bonheur et à l'amour nous apparaît comme une vérité primordiale, comme une loi des temps nouveaux !

Les forfaits d'Eusebio se rengrègent, augmentent à vue d'œil. L'ivresse du meurtre obnubile sa raison. Le vertige sanguinaire de Macbeth s'est emparé de lui. Homicides, vols à main armée, attentats sur les biens et les personnes, embuscades, assassinats, passants égorgés, pèlerins mis à mal, rien ne manque à sa carrière scélérate. Mais, au milieu de tant d'horreur et de ténèbres, un point lumineux reste brillant et pur en cette âme désordonnée, une dévotion ardente et pénétrée, un amour enfantin pour le gibet céleste où Jésus sauveur « impassible et courageux, en mourant, « triompha de la mort ». Par déférence pour l'emblème sacré, il donne la vie sauve au théologien Alberto, moyennant la promesse de venir l'assister et l'absoudre à l'heure du trépas. Il s'écarte avec effroi de sa dame,

entrée en religion et maintenant séduite, il s'écarte avant de consommer l'union incestueuse et sacrilège, en découvrant sur la gorge de son amie une croix empreinte qui l'avère pour sa sœur. En effet, depuis le jour où, sous l'Arbre du salut, enfant nouveau-né, il fut mis à l'abri des fauves et des tempêtes, toujours il éprouva sa bénigne influence. Noyades, coups de feu, naufrages, incendies, il a bravé toutes les catastrophes, esquivé toutes les embûches, miraculeusement défendu par le signe rédempteur dont l'image, avec une mystérieuse insistance, apparaissait au moment même du péril.

Traqué par le père de la fille coupable et du fils abattu, pourchassé dans la montagne, bientôt rejoint au milieu de sa troupe sanglante, par Julia, que les grilles du monastère ne défendent plus contre le Monde et le Péché, Eusebio finit par sucomber sous le nombre. Il tombe, féru en plein cœur d'un coup de feu. Mais la confession, qu'il accorda chrétiennement à chacune de ses victimes, à Lisardo, son ennemi, pendant le duel du premier acte, la confession ne lui sera pas refusée. Il a planté des croix sur la tombe des voyageurs mis à mort, vénéré d'un ardent amour le bois céleste par qui fut protégé son premier sommeil. La Croix sera, de nouveau, pour ce pénitent monstrueux, mais féal, pour ce bandit couvert de sang, de crimes et de hontes, mais en qui brûle, comme une lampe d'autel, un espoir indéfectible en l'Agneau médiateur,

la Croix sera de nouveau l'instrument du rachat et du pardon, l'Arbre au pied duquel jaillissent les fontaines de la Vie éternelle, borne lumineuse d'où monte, parmi les étoiles, parmi les chants de jubilation et les cantiques des anges, la route de la béatitude, le chemin en fleurs du Paradis.

Au moment même où le brigand exhale son dernier soupir, Alberto, le prêtre dont il épargna la faiblesse, est de retour dans le désert. Il tiendra son engagement. Le Ciel permet que « l'âme d'Eusebio reste enveloppée « dans son enveloppe mortelle, y demeure tant qu'elle « n'aura pas confessé ses péchés ». Comme le saint vieillard fait le geste de l'absolution, Eusebio, derechef, tombe mort à ses pieds, tandis que Julia, convertie et purifiée au contact d'un si grand miracle, s'envole comme une flamme pure, au-dessus de la Croix tutélaire qui sanctifia la mort de son amant.

Il n'est pas douteux que, pour les spectateurs de Calderon et pour Calderon lui-même, les crimes et les délits qui, dans la société moderne, entraînent seuls, des peines graves, n'apparussent, comme des fautes vénielles au regard de certains manquements, jugés par nous sans importance. Les « cas réservés » forment ici un groupe d'attentats beaucoup plus graves que la rapine ou l'homicide. L'offense à Dieu, la transgression des lois ecclésiastiques, voilà bien le tort suprême dont fera justice l'ardeur expiatoire du bûcher. L'Hérésie est le crime par excellence, crime de lèse-majesté divine, qui porte

atteinte au bien le plus précieux, puisqu'il touche à la doctrine de l'Eglise, à l'intégralité même de la Foi.

*
* *

On ne saurait parler du théâtre catholique sans nommer, à côté des chefs-d'œuvre espagnols, ces poèmes chrétiens, honneur de la scène française : *Polyeucte*, *Athalie*, *Esther*, cette harmonieuse Esther qui fit pleurer jusqu'à la sèche Maintenon. Ici, tout est mesuré, solennel, harmonieux. Jamais la tragédie oratoire ne fit entendre pareils accents. Un reflet de poésie orientale, un ressouvenir des poèmes hébraïques dore d'une couleur plus ardente les colonnades et les portiques de Versailles. L'éloquence de la chaire tonne dans les anathèmes de Joad et les emphases de Polyeucte. Mais, si la croyance est une chez Racine, Corneille, et chez les dramatistes espagnols, combien leur poétique diffère ! combien leurs personnages et leurs ressorts ! Contraints au respect des unités aristotéliciennes, à l'ordre pompeux d'un spectacle de cour, aux bienséances auliques, les poètes de Louis XIV n'ont, pour soutenir l'intérêt, ni l'amusement du pittoresque, ni les prestiges du surnaturel. Toute l'action est enclose dans le for intérieur des protagonistes. Les événements sont des états d'âme. Ils n'amènent de

péripéties ou de catastrophes que dans l'idéal et dans l'abstrait. Comme le disait plaisamment Vacquerie, les héros tragiques du XVIIe siècle « ne boivent que du « poison et ne mangent que leurs enfants ». Le loyalisme d'Abner, le Ciel « agissant sur le cœur » d'Assuérus, le stoïcisme de Polyeucte déterminent le triomphe d'Esther, la chute d'Athalie et le revirement de Pauline. Les personnages de Corneille raisonnent, discutent, parlent comme Sénèque ou Cicéron. Ils connaissent le *Traité des devoirs*, fréquentent la sagesse du Portique. Ils en ont reçu l'amour de la vérité, une foi raisonnante qui paraîtrait à l'Inquisition entachée d'hérésie ou de rationalisme. L'œuvre du salut ne préoccupe d'une façon exclusive Joad ni Mardochée. Il s'agit, pour l'un, d'assurer à la maison de David la suprématie politique, pour l'autre, d'obtenir, au profit des juifs immigrés en Perse, un ensemble de garanties économiques et sociales. Rien de pareil dans les *autos sacramentales*. L'Homme, en présence de la Divinité, pourvu de la Grâce qu'il peut rendre efficace, même à l'heure suprême, par un acte de repentir et d'amour, a bientôt fait d'oublier les contingences qui l'environnent. Il ne dira pas comme Polyeucte :

> Honteux attachements de la chair et du monde,
> Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?

Les « trompeuses voluptés » n'égarent plus sa conscience. Il reconquiert sans effort la candeur

baptismale, rend aux anges du trépas une âme exempte de péché. Luther ni Jansénius n'ont perturbé ces fidèles croyants par des sophismes ingénieux sur le libre arbitre ou le petit nombre des élus. Avec une simplicité de catéchumènes, ils n'acceptent du Christianisme que les promesses de rédemption, une indestructible espérance que l'éternité ne confondra pas.

*
* *

Le signe de croix, avant de fournir au drame de Calderon un motif conducteur et, peut-on dire un centre de gravité, a précédé le christianisme, blasonné de son empreinte les édifices en ruines et les peuples disparus.

Tantôt idéogramme, tantôt simple motif d'ornement et de décor, il apparaît tour à tour dans l'alphabet phénicien, dans les sculptures de l'Egypte, aux oreilles de la Diane éphésienne et sur la robe de Çakya-Mouni. L'Anubis de Thèbes, conducteur des âmes dans les souterrains de l'Amenti, brandit la croix ansée que tiennent, comme lui, toutes les divinités funéraires, tandis que le marteau de Thor, croix que le Blason, plus tard, nommera « recroisetée », est employée dans l'Indoustan comme représentation vénérable. Un guerrier des *Sept chefs*, un fils d'Œdipe, sur la coupe exhumée à Volterra, est figuré portant le disque so-

laire écussonné lui-même d'une croix en sautoir, cependant que, chez les peuplades sémitiques, la Croix, image du soleil, de son énergie en même temps créatrice et dévorante, s'identifie avec le TAU, représentatif de la génération humaine.

Les esprits dociles qui, pour vérifier ces reliques immémoriales, partent d'un point de vue confessionnel, docteurs profanes ou sacrés, huguenots ou catholiques, paléographes, historiens et même journalistes, ne se montrent pas déferrés à leur aspect. Ils motivent, par une sorte d'intuition, de mouvement prophétique, cette unanimité des peuples à choisir comme attribut permanent de la fraternité humaine deux bâtons superposés (1). Ils inventent le mot de « préfiguration ».

Voltaire les bafoue, compose à leur intention le *Colloque chinois entre un mandarin et un jésuite*. Nous en rions, encore que la science du grand pamphlétaire nous semble un peu vieillote. Mais l'esprit subsiste et, comme l'atteste Louis Bouilhet :

> Sans en être accablé, Voltaire a sur son dos
> La haine des cafards avec l'amour des sots.

Ceux qui préfèrent, à ces explications, une exégèse en même temps plus humaine et plus scienti-

(1) Mourant Brock, M. A., membre de l'Université d'Oxford : *La Croix païenne et chrétienne*, Leroux, édit. — Sodi-Colbert

fique, rapprochent la Croix des différents symboles qui, chez les races indo-européennes, se rattachent à l'invention du feu. Tel, par exemple, fut le *narthex* de Prométhée où le *swastika* de l'Indoustan buddhique, c'est-à-dire les bâtons d'yèble ou de sureau qui, séchés au soleil avec leur moelle, puis frottés violemment l'un contre l'autre, font jaillir d'un tas de feuilles mortes, Agni, la flamme déifiée et purificatrice, la flamme qui porte jusques aux dieux les vapeurs du sacrifice et les prières diligentes, exonère l'Humanité des servitudes primordiales, de l'Hiver et de la Nuit, chassant les ténèbres et les fauves, érigeant le foyer, ouvrant, aux pas encore incertains du berger qui rôde sur les pentes de l'Himalaya, le chemin auguste des Arts et de la Civilisation (1).

A ce compte, la Chrétienté justement inscrivit le

(il était fou) : *Le signe de Croix*, tome IV de *La langue sacrée* (Leroux, édit.). — André Lefèvre : *La Religion* (Reinwald édit.). — Malvert : *Science et Religion* (Société d'éditions). — Salomon Reinach, *Orpheus* (Picard, édit.).

(1) « Dans le palais de Cnossos, en Crète, on a trouvé des piliers sacrés ne servant pas de soutient, sur lesquels sont gravées des doubles haches ; le même objet s'est rencontré ailleurs tantôt gravé ou peint, tantôt en métal. La double hache se disait *labrys*. On a pensé que le célèbre *Labyrinthe* de Cnossos était le « palais de la double hache ». Ce nom se retrouve en Carie, où jusqu'au triomphe du christianisme, fleurit le culte de Zeus à la double hache, le Zeus du sanctuaire de Labrauda en Carie. On a même proposé de voir une transformation du nom et du signe

roseau de Prométhée au faîte de ses basiliques. C'est avec raison qu'elle en forma son *labarum*.

Le supplicié du Caucase, mort aussi « pour avoir eu pitié des Ephémères » à travers les siècles, et la forêt des mythes compliqués, dans l'ombre des légendes, répond au supplicié du Golgotha. Tous deux, le Prévoyant et le Rédempteur, le premier né de Thémis et l'enfant de Meryem, le titan et le dieu ont, d'un cœur magnanime, accepté l'infamie et les tourments. Ils ont souffert une même passion pour la justice et pour la vérité, embrasés, l'un et l'autre, de cet amour inextinguible qui fait les immortels.

de la hache *labrys* dans le *labarum* ou étendard crucifère donné par Constantin à ses troupes, en 312.

Une chapelle du palais de Cnossos contenait une croix équilatérale en marbre, preuve du caractère religieux de ce symbole, plus de quinze siècles avant Jésus-Christ.

Une autre forme de la croix dite « croix gammée » ou *svastika* (mot sanscrit) se rencontra très souvent à Troie (sur des objets votifs) et à Chypre. Elle reparaît sur la poterie grecque vers l'an — 800, puis, sur des monnaies archaïques et devient rare à l'époque classique pour se montrer de nouveau à l'époque chrétienne, dans les catacombes de Rome et sur les stèles funéraires d'Asie Mineure. Le *svastika* est encore fréquemment employé dans l'art buddhique de l'Inde et de la Chine. Peut-être ce signe mystérieux auquel la littérature de l'Inde attribue une valeur magique s'est-il formé par la stylisation de l'image d'un grand oiseau, comme la cigogne dont le caractère sacré survit dans nos pays, au point qu'on ne tue jamais ces volatiles. Dans la Grèce du Nord, au temps d'Aristote, tuer une cigogne passait pour un crime capital. »

Salomon Reinach, *Orpheus*, cap. III, § 8 et 9.

Le signe rédempteur, la férule qui servit à Prométhée et cacha le feu de Zeus, après avoir conféré à l'homme la clarté de l'âtre, le tison de la forge et la tiédeur amicale des pénates, grandie, à présent, sanctifiée par l'immolation volontaire d'un jeune dieu, héritier suprême des théogonies à leur déclin, des cultes moribonds et des sanctuaires désertés, versera dans le cœur de l'homme une flamme pure et, pour de meilleurs destins, recréera le vieil Adam. Après avoir dissipé les ombres de la nuit, la Croix chassera peut-être les phantasmes de l'erreur,

procul recedant somnia
et noctium phantasmata !

Elle éveillera dans la conscience humaine un foyer d'inextinguible amour, foyer dont quinze siècles ne pourront amortir la gloire ni détiser le rayonnement.

*
* *

Les modernes ont enluminé de légendes suaves ou tragiques *la dévotion à la Croix*. Chacun des instruments qui concourut au divin supplice est devenu l'objet d'une latrie et d'un culte particuliers. Dans la Cène du Vendredi Saint, le Calice où Joseph d'Arimathie a recueilli le Précieux Sang, flamboie et rayonne comme une escarboucle sur l'autel du Monsalvat. La Lance qui perça le flanc de Jésus, fait et guérit des blessures,

comme les armes d'Hercule, si bien que le dénouement de *Philoctète* est identique à celui de *Parsifal*. Les Epines en couronne fournissent aux architectes de la Sainte-Chapelle un thème d'ornement aussi riche que le lotus égyptien ou l'acanthe hellénique. Et le Sauveur, lui-même, dans un embrassement, imprime aux élus de son cœur, lumineux ou déchirant, les stigmates de la Croix. Elle détermine la forme des cathédrales, ouvre, en haut de la nef, les bras mystiques du transept. Les chevaliers en contrepointent leurs armures. Elle devient, par excellence, la marques des croisés, la bannière des villes chrétiennes. Montmorency timbre ses armes *à enquerre* d'une croix d'or sur fond d'argent. Dans le polyptique de Saint-Bavon, le peintre Van Eyck, autour de l'Agneau mystique, appuyé sur la Croix, parmi les fleurs printanières et les arbres épanouis, groupe vierges, docteurs, prélats sans nombre, évêques ou cardinaux, les confesseurs et les martyrs, les prophètes et les anges, tenant des palmes, couronnés de roses, toute l'Eglise Triomphante debout, chantant, au pied de l'Arbre unique, un *Te Deum* de gloire et de jubilation. Cependant, la Croix florencée ornant les carrefours dallés de marbre et les loggie des patriciens toscans, aux rouges églantines du Calvaire mêle harmonieusement les lis ouvrant leurs corolles hautaines sur les rives de l'Arno.

Et lorsque, succédant à l'extase médiéviale, au songe paradisiaque envolé pour toujours, la Nature

bienfaisante renaît, pleine de force et de charmes immortels ; quand, après le carême de mille ans qui s'achève à l'aube de la Renaissance, Rabelais sonne les matines de la Vie au beffroi de Thélème, pour les âmes délicates que le tumulte du Siècle importune et qui refusent de prendre part aux luttes, aux mensonges du Monde, la Croix offre encore une ombre délicieuse, un refuge de calme et de propitiation. Elle n'est plus, certes, l'unique espérance de la Terre ; mais elle montre aux cœurs chagrins, aux intelligences douloureuses qui ne savent ni se conformer aux lois de l'Univers, ni demander à la vie active ses toniques et son orgueil, le chemin qui conduit à la paix intérieure, à l'oubli résigné des maux inévitables, de la déreliction, de l'âge et de la mort.

*
* *

Voici que le poète, incliné vers elle, retrouve, dans l'auguste simulacre qui gît entre ses bras, une promesse de bonheur et d'immortalité. Les funèbres délices du tombeau survivent à l'amoureuse morte que pleure Jocelyn avec des larmes de tendresse et les élans surhumains d'un invincible espoir :

> Tu sais, tu sais mourir ! Et tes larmes divines,
> Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
> De l'olivier sacré teignirent les racines,
> Du soir jusqu'au matin.

De la croix où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil.
Tu laissas, comme nous, des amis sur la terre
Et ton corps au cercueil.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir !
Quand ton heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sus mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur ton sein l'irrévocable adieu :
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même dieu.

Ah ! puisse, puisse, alors, sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, guide sa dernière heure
Et — gage consacré d'espérance et d'amour —
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour :

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix, dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix.

Et nous, qui gardons au fond du cœur, dans les secrets détours, sous les portes du jardin fermé où

dorment, avec nos illusions mortes, les dieux et les cultes abolis, nous qui gardons à l'Idéal une foi consolatrice, ne nous croyons pas exilés à jamais de cette « dévotion » miraculeuse qui, parmi les sentiers obscurs, les épines déchirantes et les traversées quotidiennes, sous l'injure, le mensonge, la calomnie et la bêtise déchaînés, permet qu'on lutte et qu'on tende les bras vers une halte lumineuse d'harmonie et de beauté. Les symboles se transforment. Les religions vieillissent comme les peuples, hélas ! et comme nous. Mais, de quelque nom qu'on l'appelle, brille sur nos fronts une lueur impérissable. C'est la Croix d'Eusebio, c'est le Graal ! C'est la Toison d'Or ! C'est le rêve sublime, plus haut, meilleur et plus durable que la chose humaine. C'est l'étoile que porte, dans son blason, Canalis, le poète de Balzac, avec cette noble devise : « *Fulgens, sequar !* toi qui brilles en plein azur, je te suivrai ! »

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Un homme — dans le calme doux et triste où s'endorment les paysages de l'arrière-saison, quand le déclin du jour et le déclin de l'année admonestent celui qu'ont effleuré déjà les ailes grises de la vieillesse, lui représentent que l'heure est venue d'abdiquer les longs espoirs et les ambitions fugitives — un homme s'assied au bord de la route, non loin de quelque prairie, égayée encore par le chant des fontaines et ce peu de verdure que l'automne épargne au faîte des rameaux. Ses disciples, ses amis, les fils de sa pensée entourent le vieillard que grandissent à leurs yeux les prestiges de la gloire, mais que la bonté rapproche de leurs cœurs, L'homme se souvient. Il parle. De ses lèvres éloquentes, où l'ironie et la pitié se confondent en un même sourire, jaillissent les harangues et les contes merveilleux. Tout un monde évoqué par le magicien paraît à son appel. Opinions, préjugés, enthousiasmes, propos balourds,

magnanimes aspirations et ridicules infinis, joie et douleur, vaillance et couardise, larmes et chansons, le drame et la comédie humaine pleurent, s'agitent, vivent enfin dans une parole de lumière qui les précise et qui les ennoblit. Ils s'incarnent en des êtres fictifs, aussi vivants, aussi vrais que les vivants eux-mêmes, en des êtres dont le geste, le costume, les discours, l'intérieur et l'extérieur donnent l'image la plus vive, la plus nette, la plus frappante d'un siècle et d'un pays, en même temps qu'ils symbolisent ce que la conscience humaine renferme d'œcuménique, d'immuable et d'éternel.

Une fois encore, le Verbe se fait chair.

Que ce soit près des golfes divins où le rhapsode aveugle célèbre tour à tour la perte d'Ilios, les embûches du Cyclope, les stratagèmes d'Ulysse et le retour de l'époux ; que ce soit à Ferney, où le maigre Voltaire accable de sarcasmes Leibnitz avec ses disciples et, du malheur individuel, concluant à l'hostilité de la Nature, à la malfaisance du contrat social, abroge l'impudent sophisme qui donne le « troupeau des Ephémères » comme but à l'Univers ; que ce soit à Dublin, dans cette Irlande affamée et tragique où le doyen Swift, non content d'incriminer la Nature, accuse l'homme lui-même, en théologien acerbe pour qui le « vieil Adam » reste à jamais indigne du rachat ; que ce soit, enfin, dans le maigre *pueblo* de la Manche, dans cette bourgade obscure d'Argamasillas où le blessé de Lépante, vaincu par l'âge, dompté par le besoin, mais d'un

génie indomptable et victorieux, aperçut, le long des routes désertes, sur les pentes revêches des *sierras*, buvant à même l'eau parcimonieuse des ravines, dormant sous l'abri des chênes empoussiérés, le paladin à la triste figure et son obèse écuyer — hors du temps qui l'a fait naître et des passions qui l'ont engendré, encore que représentatif au plus haut degré d'une époque, de l'idée et des sensations qui l'ont émue, apparaît le chef-d'œuvre. Il s'isole et grandit. Il conquiert le monde ; il s'incorpore au patrimoine universel. Témoin de la sagesse et de la maturité d'une famille humaine, il en instruit les héritiers. Pas de livre plus hellène que *l'Odyssée*, plus anglais que *Gulliver*, plus français que *Candide*, plus espagnol que *Don Quichotte*. Mais depuis longtemps, ces livres immenses n'appartiennent en propre ni à l'Espagne, ni à la France, ni à l'Angleterre, ni à l'Antiquité hellénique. Ils sont entrés dans la mémoire des civilisations. Ils ont fourni d'images et de pensers toutes les langues de la terre. Ils ont pris leur place dans la bibliothèque de l'Humanité.

Don Quichotte, comme la *Divine Comédie*, comme le second *Faust* de Gœthe ou les *Hamlet* de Shakespeare, est un de ces livres mystérieux et sublimes, à propos de quoi les Allemands attestent qu'il faut sept clefs pour les ouvrir.

Nul ne le dépasse en beauté, nul ne le dépasse en mélancolie. Il amuse encore moins qu'il n'attriste. Après avoir fait sourire, il fait longtemps rêver. C'est le roman

que, d'un bout de la terre à l'autre bout, les adolescents épèlent et que relisent les vieillards, le livre également aimé des mondains et des sédentaires, des philosophes et des beautés professionnelles, le doux poème vespéral écrit au déclin d'un monde, par ce noble, généreux et clairvoyant esprit que fut Miguel de Cervantès.

A lire *Don Quichotte*, on devine les souffrances, l'amertume et la haute résignation du poète qui, mutilé, captif, misérable — tantôt, mendiant son pain à la porte des richommes, tantôt s'adonnant à des affaires suspectes, idoines à le mener en prison plus souvent qu'à la fortune, — éleva, du fond de sa vieillesse, un tel monument de gloire, qui, brisé par l'âge, par la maladie et l'ingratitude publique, abrita son sépulcre sous le rameau d'un immortel laurier.

Les ouvrages de cette envergure offrent communément quelque chose d'âpre, de puissant et de cordial ; tout d'abord ils déconcertent le public. C'est l'amertume des grands vins, la salure des vagues, le rude parfum de l'Océan. *Bouvard et Pécuchet*, ce livre digne d'être nommé devant vous, à côté même du roman de Cervantès, passe auprès de force gens pour un livre indigeste. Gustave Flaubert lui-même raconte dans ses lettres que Paul de Saint-Victor refusa d'écrire un article sur l'*Éducation sentimentale*, par scrupule esthétique, de peur de se compromettre, et parce qu'il jugeait « ce bouquin trop mauvais ».

Et pourtant la grâce, la joie habitent ces fortes œu-

vres, mais sans fadeur, sans lâche complaisance, envers le goût qu'ont la plupart des lecteurs pour le mesquin et l'étriqué. Leur douceur est cachée au milieu d'escarpement et de rudesse, pareille à ce rayon de miel que Samson découvrit au penchant de la montagne, dans la gueule du lion abattu sous ses coups.

C'est un usage constant invétéré, dans les familles bourgeoises, de donner aux enfants, sous couleur de les divertir, les livres qui sont les mieux faits pour les rebuter et leur inoculer un précoce dégoût de la littérature. Sous les tranches et les plats trop dorés des cartonnages pour étrennes, vous trouverez, en même temps que les arlequins scientifiques de Jules Verne et les orangeades à la glace de Mme de Ségur, tout pêle-mêle avec ce que MM. Coppée, André Theuriet et quelques autres joueurs d'orgue fomentèrent de plus anodin, avec les soldats de plomb que peinturlure Georges d'Esparbès et les sabres de bois que fourbit Dick de Lonlay, vous trouvez à chaque instant, *Gulliver* et *Don Quichotte* expurgés, passés au petit fer à l'usage des pensionnats par de vieilles demoiselles et des cuistres vérécondieux.

Ces merveilles de concentration, de doctrine et d'ironie où se formule « un moment de la conscience humaine », constructions gigantesques, testament suprême de ceux que Michelet nomma les « fils aînés de Dieu », ne produisent d'ordinaire sur les jeunes cerveaux qu'une impression de fatigue, de malaise ou d'ennui.

Œuvres cyclopéennes ! Le premier âge n'y voit

que l'énormité de la caricature : guet-apens dérisoires, estocades imbéciles, escarmouches ridicules, bastonnades, pugilats et mystifications. Mais, là où, très justement, les écoliers n'aperçoivent que les monstres bizarres, les nains de Lilliput ou les colosses de Brobdignac, l'Homme parvenu à ces années climatériques, d'où l'on juge sa propre vie et la vie universelle,

> Ainsi qu'un voyageur qui détourne la tête
> Vers les horizons bleus dépassés le matin,

l'Homme admire sans réserve les robustes architectures, élevées par les maîtres à la gloire de l'Esprit.

Depuis les premières traductions de *Don Quichotte*, les versions informes du XVIe siècle, depuis la fade paraphrase du marquis de Florian, lequel mourut, ainsi que chacun sait, « berger sous la Terreur », le type a évolué, grandi, crû en beauté morale, en courtoisie, en magnanimité. Pour les contemporains de Cervantès, pour les hommes du XVIIe siècle, ce n'est guère qu'une figure falote, importée avec les modes espagnoles, dans les bagages d'Anne d'Autriche, et dont le public français ne prend pas autrement souci que d'un magot. Le *Cid* révèle aux Précieuses, au monde raffiné de la Place Royale et du salon d'Arthénice, le théâtre espagnol. Mais Corneille et ses rivaux ignorent Cervantès. Tout au plus, *Don Quichotte*, avili par Scarron, lui fournit quelques traits pour Don Japhet d'Arménie. Le marquis de Rochesole, ainsi dénommé à cause d'un étang

« où l'on peut, nuit et jour, maintes soles pêcher », nous semble assez proche parent de la duègne Trifaldi, quand elle vient demander protection contre le géant Malambruno et se vante d'être appelée comtesse Renardine à cause des renards qui pullulent dans son apanage et dévastent ses bois.

Mais, plus juste pour le héros que ses contemporains et que Cervantès lui-même, l'Europe moderne, assouplie aux méthodes critiques, assigne à Don Quichotte sa place véritable dans l'Histoire et dans la Légende. Elle reconnaît en lui une date de l'Espagne, une étape de la pensée individuelle et collective, l'incarnation d'une époque révolue et d'un indéfectible état d'esprit. La grande âme des deux Castilles vit dans cet hidalgo toqué. S'il personnifie, avec une intensité de réalisme que nul écrivain n'a surpassée, et l'illusion éternelle, et le don suprême de Pandore, cette faculté merveilleuse d'espérer contre toute espérance, il n'en figure pas moins une minute exacte de son peuple et de son pays. L'esprit historique du XIXe siècle l'a fait sortir des atellanes et des bucoliques doucereuses à l'Italienne, pour le situer en pleine lumière. Il a compris que ce double cas de folie raisonnante dont Cervantès a déduit les symptômes, étude qui, par la précision, la richesse clinique égale son auteur aux plus notoires aliénistes Pinel, Esquirol, Moreau de Tours, n'est possible qu'en Espagne, au XVIe siècle et dans le milieu précis où l'artiste l'a situé.

Deux grandes images, deux types éternels ont incarné, pour les siècles à venir, l'idéalisme effréné de l'Espagne, les mœurs d'une époque où l'amour terrestre et le mysticisme chrétien embrasaient d'un même feu les âmes violentes, suggérait aux meilleurs des actes où la manie et le sublime ont une égale part.

Ces deux héros, ces deux représentants d'une race toujours vivante et d'un monde aboli ce sont — vous les avez déjà nommés — Don Quichotte et Don Juan.

Le platonique amant de Dulcinée et l'époux scélérat de doña Elvire, le grand d'Espagne et l'hidalgo de province, l'un en chausses de futaine, l'autre en harnais de courtisan, marchent par des routes différentes, vers une même idole, tendent au même but. Le boudoir des *mile e tre* n'est pas si loin du Toboso qu'on le croirait d'abord. Les maîtresses de Don Juan, depuis la duchesse Isabel jusqu'à Thisbéa, pêcheuse de *calamares* qui parle *culto* comme une élève de Gongora, ne semblent pas beaucoup moins illusoires que l'infante Antonomasie ou que la dame inexistante du Manchois. Vienne un coup de la Grâce ! Don Juan et Don Quichotte partiront du même cœur, sur la route de Manrèse, à la conquête de l'amour divin. Le monde qui les entoure semble fait pour exaspérer ces âmes frénétiques, pour les attraire, hors de l'humanité, vers les passions excessives et monstrueuses, vers la luxure ou l'ascétisme, vers l'absolu de la débauche ou du renoncement.

Depuis la prise de Grenade et la défaite de Boabdil, les Mores ont quitté l'Espagne, déménageant avec eux la Civilisation et la Richesse. A Lépante, le Christianisme a remporté sur l'Islam une victoire décisive. Soliman ne pourrait plus « sauver l'Europe ». La Croix domine sur le Croissant humilié.

En Espagne, la morne postérité de Charles-Quint, les moines couronnés de l'Escurial exécutent avec une ponctualité d'horloge le cérémonial de leur grandeur.

Ces maîtres hagards de la moitié du monde vivent dans un cloître d'or et de marbres précieux, dorment côte à côte avec les ossements de leurs ancêtres. Pendant un règne interminable de 47 années, Philippe II couche à côté de son cercueil. Leur palais a pour modèle un instrument de supplice, le gril de Saint-Laurent, et, pour cave, un charnier, le pourrissoir des monarques défunts.

Autour d'eux, le silence règne, comme dans cette forêt du Dante où « le soleil se tait ». L'autorisation de publier un livre ne s'obtient qu'avec la plus extrême difficulté. L'Inquisition ferme toutes les bouches, car un mot hasardé peut conduire au supplice. Les fronts les plus hauts ne sont pas à l'abri de la hache. Philippe II, sans hésitations, immole son premier-né, don Carlos, aux rancunes du Saint-Office. Les bûchers dévorent, tous les ans, un peuple d'hérétiques, de marranes et de juifs.

L'étiquette asservit encore ce monde plein de terreurs

et de fièvres sanguinaires, au pédantesque rituel de son étroite observance. La *camarera mayor* complète le Grand Inquisiteur. Un ennui de plomb sature l'atmosphère ; les pratiques d'une dévotion puérile aggravent les formalités du cérémonial. Pour danser un menuet, les femmes ne cessent d'égrener leur rosaire. Quelque chose de ces rites étranges subsiste même encore dans l'Espagne contemporaine. Il n'est pas rare de voir, sur les promenades publiques, à Séville, à Madrid, que dis-je ? à Saint-Sébastien, il n'est pas rare de voir tel jouvenceau de douze à quinze ans s'emparer de la main d'un prêtre qui passe, le saluant d'un : *ave Maria purissima* auquel, en s'éloignant, l'ecclésiastique répond le plus naturellement du monde : *sin pecado concebida.*

Au XVIe siècle, à la Cour de Madrid, la gravité, la laideur, la tristesse hautaine et rechignée, un air morose dans tous les actes de la vie ont remplacé la jeunesse et la beauté.

Dans les portraits de Velasquez, Philippe IV apparaît comme une allégorie effrayante de cet univers dont il semble porter le deuil.

Avec son pourpoint de velours noir, sa pâleur exsangue, sa mâchoire difforme, dévoré comme il est de scrofules et de mélancolie, c'est une ombre de roi, un spectre, que seule maintient la morgue castillane, l'incassable fierté de n'avoir ici-bas de maître ni d'égal.

Vous la retrouverez encore, cette image de l'Es-

pagne moribonde, au Louvre, dans le tableau de Zurbaran, qui représente les funérailles d'un évêque. La dépouille du prélat, couché sur un lit de parade, est revêtue des ornements sacerdotaux. La chappe de drap d'or ajoute sa raideur à l'immobilité funèbre ; les gemmes de la tiare et de l'anneau, la croix pectorale brillent aux lueurs vacillantes d'un cierge démesuré, tandis que des moines tragiques, autour du prélat, murmurent l'office des morts. Mais déjà la face livide s'infiltre de tons bleuâtres ; la décomposition asservit à ses lois inéluctables ce cadavre chargé d'or.

Les costumes du temps visent à l'absurde et paraissent n'avoir d'autre but que d'estropier le corps humain.

La galanterie, elle-même, au lieu de s'épanouir, comme en France, dans les fadeurs interminables de l'*Astrée* ou de la *Clelie*, au lieu de promulguer la *Carte du Tendre*, moissonnant, pour la *Guirlande de Julie*, une gerbe en fleurs de madrigaux, revêt les formes extravagantes et masochistes de la ferveur espagnole.

Comme la Diane de Lacédémone les femmes ont le goût du sang versé. Leurs cavaliers ne peuvent leur offrir d'hommage plus élégant que de se flageller sous leurs balcons. La sensualité brûlante de ces jeunes hommes trouve un dérivatif dans la souffrance théâtrale de ces fustigations. Ils accomplissent, dans les rues de Madrid, la pénitence d'Amadis sur la Roche

Pauvre. Quand il voudra écrire sa claire analyse de la manie lucide, Cervantès n'aura qu'à regarder autour de lui.

Confiné dans sa gentilhommière où les entretiens goguenards du curé, les proverbes de Sancho, la feinte admiration du barbier le confirment dans ses mirages, Don Quichotte n'est pas moins fou que les pénitents de Madrid, pas moins ivre d'amour que le fils des Ténorio. Il a bientôt fait de perdre toute notion de la réalité. Il revit des Chansons de geste, le Cycle de la table ronde, les aventures des Douze Pairs, de Galaor, de Tristan et de Parsifal.

Vieux, pauvre, laid, chevauchant une rosse moribonde, ayant pour casque un plat à barbe et pour écuyer, un laboureur, il promène son rêve de justice dans les sierras désertes et les routes poudreuses de la Manche. Il combat les troupeaux, met sa lance en arrêt devant les moulins, prend les marionnettes de maître Pierre pour l'ost de Charlemagne ou de Roland. Maria Tornès, le souillon de cuisine, dont Florian a changé le nom en *Maritorne*, suspend le malencontreux héros à l'auvent de son grenier. Les Yangois lui prodiguent la bastonnade et « les amandes de rivière ». Quand il s'avise de rendre aux forçats la liberté, il n'en obtient qu'insulte et dérision.

Mais peu importe !

Son enthousiasme le préserve du découragement comme sa courtoisie le défend du ridicule. Ce luna-

tique est un parfait gentilhomme. Perdu comme il est dans son rêve, il ne sait rien du peuple qui le bafoue. Il ne voit ni les *posadas* immondes, ni les muletiers ses commensaux habituels, aveugle pour toutes les choses de la terre comme les insensés qui trop longtemps ont fixé le soleil.

Aux gentilshommes impertinents et melliflus, aux caméristes éhontées, aux duègnes extravagantes, à cette duchesse mille fois plus grossière que les porchers et les vagabonds, cette duchesse qui donne pour jouet à sa valetaille la démence d'un grand cœur, il pourrait, avec le *Cid* de Victor Hugo, dire en leur ouvrant la porte de son humble maison :

« ... une source coule
A l'ombre de mes donjons.
Comme le Cid dans la foule,
Elle est pure dans les joncs.
C'est mon unique vignoble,
Buvez-y. Je vous absous.
Autant que vous, je suis noble
Et chevalier plus que vous. »

Car une chimère de gloire, une aspiration infinie, un désir de grandeur assoiffe l'âme du héros.

Cette Espagne aride, pleine de contraste, au climat de glace et de flamme, cette morne Castille « où — dit un proverbe — l'alouette « ne peut vivre qu'en portant son blé », où la plaine d'Avila — dit un autre proverbe — « ne produit que des pierres et des saints »,

cette noire Biscaye où pas un chant d'oiseau n'égaie la sombre verdure des montagnes sont admirablement propres à former des visionnaires, des ascètes, des guerriers et des martyrs.

A dix ans, Thérèse de Cepeda s'échappe de sa famille, dans l'espoir de confesser, chez les Mores, la foi de Jésus-Christ.

Retenu sur son lit de douleur par l'impéritie d'un chirurgien, Loyola brise, de ses propres mains, sa jambe mal reboutée. Et, trois siècles plus tard, son compatriote Churuca, qui commandait un vaisseau à Trafalgar, ayant les cuisses rasées par la mitraille anglaise, se fait plonger dans un baril de son, afin d'arrêter l'hémorragie et de combattre jusqu'à la mort.

Voilà bien la folie espagnole, d'autant plus calme au dehors qu'elle jette à la raison les plus étranges défis. A ces jeux magnanimes, la volonté se tend, l'âme s'exalte, dans une haute atmosphère de désintéressement et d'orgueil.

Celle de Don Juan ira vers la luxure frénétique. Celle de Don Quichotte, plus fière et généreuse, vivra dans l'anachronisme chevaleresque, ignorant le siècle paperassier qu'il habite, ne rêvant que damoiselles prisonnières, cygnes enchantés, forêt de Brocéliande et rois métamorphosés en corbeaux.

Le vieil hidalgo se délecte à ces balivernes. Le Chevalier de la Verte épée, Alifanfaron de Taprobana, Pentapolin au bras retroussé, hantent sa demeure villa-

geoise. Il connaît leurs mœurs, leurs habitudes, leurs vêtements, leur caractère. On peut dire qu'il vit auprès d'eux et les connaît, comme la grand'mère de Sancho a connu la duègne Quintagone.

Dans l'affaissement amené par l'oppression et le formalisme monarchique, l'imagination « étroite et violente » (Taine) du Castillan, contrainte de se replier sur elle-même, pour éviter la courbature, s'enfuit aux pays hallucinés, s'abandonne aux prestiges des contes qu'elle enfante. Elle crée un monde irréel, baroque et séduisant, où tout n'est que beauté, justice, harmonie et douceur, où le glaive ne sort du fourreau que pour attester le droit et secourir les victimes, où des infantes, belles comme la lumière, dorment leur magique sommeil dans des jardins éternellement fleuris, où maints aventuriers sublimes abattent d'un coup de pointe les monstres héraldiques : vampires, andriaques et griffons, conquièrent des royaumes par la seule vertu de leur noble désir.

Cette complexion romanesque, ce besoin d'imaginer des circonstances extraordinaires est alors si vivace, il est entré si avant dans les mœurs et, peut-on dire, dans les appétits de l'Espagne qu'il fournit au profond psychologue Ignace de Loyola les principes d'une évolution religieuse.

Pour orienter ses contemporains vers un mysticisme nouveau, pour enrôler des âmes sous sa bannière, le solitaire de Manrèse emprunte, semble-t-il, à

Don Quichotte, sa méthode intérieure, le procédé favorable à créer l'illusion. Que l'on ne voie ici aucune irrévérence. Même supérieur à son siècle, tout homme est de son siècle dont il assume les goûts, les habitudes, les gestes spécifiques, les petitesses et les grandeurs. Nul, pas même les saints, n'est exempté de cette loi. Au XVIIIe siècle, en France, tout le monde est « sensible ». Marat et Louis XVI, le marquis de Sade et Lafayette, parlent également, les uns et les autres, de « leur sensibilité ». En Espagne, au XVIe siècle, chacun bâtit pour soi-même le roman de sa propre vie. Ainsi donc, les *Exercices* spirituels pourront servir d'introduction aux campagnes du bon hidalgo.

Dans ses moments de loisir, Alonzo Quijana se retire en un cabinet qui lui sert de bibliothèque. Il s'enferme. Tantôt il s'abstrait dans les romans chevaleresques, tantôt, il s'escrime contre les vampires et les ogres de sa colichemarde rouillée. Il s'acharne à ses lectures. Il participe aux exploits du *Beltenebros*. Il concourt aux gestes de Viviane ou de Galaor. Il fréquente la reine de Micomicon et Lancelot du Lac. Il vit leurs prouesses chimériques. Il monte les hippogriffes, dompte les vouivres et les serpents ailés des enchanteurs. Il discerne des palais, des alcazars, des cortèges royaux, de nobles dames et des pages trop courtois ; il regarde le personnel de la *Table Ronde* chevaucher sous les murs de son taudis. Bientôt, il perd la notion du non moi, le sens des milieux, de la réalité qui l'environne,

et jusqu'à la conscience de son propre individu.

C'est le procédé même d'Ignace, l'application de toutes les facultés au but poursuivi, la mécanique de l'hallucination engrenée par Loyola. C'est, à perte de vue et poussée jusqu'à l'hypnose, à l'extase même, c'est « l'examen de conscience » digestion de l'égoïsme, effaçant pour le Moi qui digère, toute notion de l'Univers :

Commencez — dit-il — commencez la contemplation, tantôt à genoux, tantôt vautré sur la terre, tantôt assis, tantôt debout, tantôt couché, vous efforçant toujours d'atteindre l'objet de vos désirs.

Percevez l'enfer par chacun de vos cinq sens. Voyez en imagination des feux immenses, entendez les gémissements, les cris et les blasphèmes, respirez les odeurs fétides, goûtez les choses amères, les larmes, les vapeurs de soufre. Faites le voyage de Nazareth au Jourdain, représentez-vous la passion du Christ, les scènes de Bethléem et celles du Calvaire ; vivez en esprit la vie intérieure et la vie extérieure de Jésus. Evoquez le roman psychologique et le roman naturaliste de votre Dieu.

Cette méthode si simple, abordable aux esprits les moins lettrés, a bouleversé le Monde. Elle a permis aux fidèles de s'approprier les dogmes, les a mis de plain-pied avec les escarpements théologiques, grâce à l'analogie, aux rapprochements fournis par la chose quotidienne. Elle a fait vivre la lettre morte au contact d'un esprit nouveau.

Sera-t-il permis de dire qu'Ignace a réalisé l'unité de la foi catholique et fondé le règne de la direction, en appelant à son aide le roman espagnol, en instruisant ses disciples, dans l'art d'analyser eux-mêmes leurs transports, d'établir avec précision le graphique de l'extase, les courbes que suivent au plus profond du moi la fièvre du mysticisme, les soubresauts de la ferveur et de l'auto-suggestion ?

Quoi qu'il en soit, la réforme d'Ignace concorde avec les derniers balbutiements de la poésie épique. A l'aube de la Renaissance, le geste chrétien et militaire, le prodigieux élan des Croisades apparaît comme un vague souvenir, dans le recul déjà de l'oubli et du passé.

Les personnages du *romancero* ne seront plus désormais que des figurants de théâtre. Lahire et Lancelot, Charlemagne et David ont pris leur retraite sur les cartons peinturlurés de l'hombre et du passe dix. Arioste a diminué Roland. Il a réduit le neveu de l'empereur Charles, rapetissant le dur et sublime vaincu de Roncevaux à la dimension d'un « prince charmant », d'un ténor de féerie, en même temps que la fade poésie du Tasse accommodait les Croisades en opéra italien. Le passage de l'épopée à la fiction romanesque est, depuis longtemps, un fait accompli. Deux siècles avant Cervantès, l'archiprêtre de Hita instaure le genre picaresque. Il raconte les hommes de son temps, ses voisins et ses compères. Grâce à lui, nous savons com-

ment se comportaient les gens du XIVe siècle, dans *Colmenar viejo*, ce qu'ils faisaient dans leurs maisons et sur la place du Marché, quelles étaient les victuailles qu'on apprêtait pour leur *comida*. Nous connaissons leurs instruments de musique, les habits dont ils harnachaient leurs personnes, comment ils cueillaient des myrthes, à la ville et dans les champs. Après Juan Ruiz, Fernando de Rojas, avec la *Célestine*, Hurtado de Mendoza, avec *Lazarille de Tormes*, estropié si fâcheusement par l'Inquisition, évoquent la plèbe singulièrement caractéristique de la Renaissance et du Moyen Age espagnol. Mendiants, vagabonds, écoliers faméliques, au pourchas d'un souper, spadassins à la recherche d'une querelle, muletiers, zingaris, coupeurs de bourses, tire-laine, bravaches, loqueteux, cela grouille, s'agite, boit, court les foires et les *vervenas*, campe dans les auberges sans draps, les faubourgs vermineux de Séville, de Cordoue et de Madrid.

La physionomie la plus caractéristique de ce monde suspect et bariolé, c'est l'entremetteuse qui rôde autour des bénitiers, dans le demi-jour des chapelles, à la recherche de la clientèle d'où son nom de *trota-conventos* (trotte-couvents) que, de prime-abord, lui décerne l'archiprêtre de Hita. Elle n'a pas la souplesse italienne que prête Odet de Turnèbe à la béate de ses *Neapolitaines*. Elle n'a pas, comme la Macette de Régnier, pris le ton de la dévotion transcendantale :

« Elle lit saint Bernard, *le Guide des pécheurs*,
Les *Méditations* de la mère Térèse,
Sait que c'est qu'hypostase avecque synderèse ;
Jour et nuit, elle va de convent en convent,
Visite les lieux saints, se confesse souvent.
Loin du monde, elle fait sa retraite et son gîte.
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite :
Enfin c'est un exemple, en ce siècle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu. »

Mais la Macette espagnole abonde en ressource, en expédients ; elle n'ignore aucun des trafics déshonnêtes : parfumeuse, herboriste, un peu sorcière, un peu matrone, elle vend des fards, des bonbons et des eaux de senteurs. Elle teint les cheveux et restaure les virginités.

Vous la retrouverez dans les fonds de Cervantès, avec les gourgandines, les maritornes et les mauvais garçons, avec Ginès de Passamonte, Rincoñète et Monipodio, avec les batteurs d'estrade et les duègnes exécrées de Sancho Panza.

L'écuyer de Don Quichotte vient comme elle, de ce monde picaresque dont il garde l'allure et la saveur.

Il est, aujourd'hui, banal de réfuter l'opinion qui tend à représenter Don Quichotte comme un symbole d'extravagance et Sancho comme un type de raison, l'aperçu trivial qui découvre en eux une perpétuelle antithèse, conflit du bon sens et de l'esprit chimérique, débat sans répit de Philaminte et du bonhomme Chrysale dans leur maison du Marais.

Sancho et Don Quichotte sont l'un et l'autre également insensés. Mais l'erreur du manant et celle du gentilhomme se distinguent dans la réalisation. Elles s'expriment par des actes et des pensers conformes à leurs tempéraments si divers. La même image, suivant les lois de l'optique, se transforme en autant d'aspects que de facettes, dans un miroir qui la réfléchit. Cependant que Sancho, atteint par la contagion de la démence et le délire des grandeurs, s'oriente vers les prébendes grasses, les gouvernements bien rentés, cependant qu'il espère mener à la cour sa fille et transformer sa ménagère en comtesse, Don Quichotte se voit empereur de Trébizonde, pape ou cardinal. Sancho aspire à la part de Marthe, son maître, à celle de Marie. Cette caricature humaine, ce fou à tournure d'épouvantail, ce hobereau maigre, sec, au visage enfumé, porte un regard sublime sur ses piètres destins. Incomparable miroir de chevalerie, il est fait pour conquérir des empires et coucher dans le lit des reines. Mais il a manqué son entrée en ce monde. Il est venu trop tard. Il promène dans les *ventas* ironiques, à travers les *sierras* inhospitalières et les chemins peu sûrs, le rêve impérial de son noble esprit. C'est un aristocrate. Donc, la foule s'en rit et le persécute. Bafoué par les gentilshommes, bâtonné par les vilains, il poursuit l'idéal sans que les pierres qui le blessent et les rires qui l'outragent le fassent dévier jamais de sa route magnanime.

Non moins fou, mais plus avisé, Sancho se cramponne au temporel. Ce qu'il estime dans la *Table ronde*, ce sont les plats que l'on met dessus. Il demande à son maître des gages et le croît du troupeau, avant que de monter sur Clavilègne et, par une fustigation robuste de désenchanter Dulcinea.

Le contact de l'hidalgo le dégrossit. Quand il quitte son hameau, ce n'est qu'un balourd, à peine distinct des bêtes qu'il mène au pâturage. A Barataria, son esprit s'est affiné; la brute pense comme un homme et donne aux railleurs les plus fières leçons. Comme le remarque Philarète Chasles, après une ou deux générations, le laboureur dégrossi, rompu à l'intrigue, à l'urbanité des villes, excellera dans tous les métiers qui demandent beaucoup de judiciaire et quelque peu d'avant-main. Ce ne sera pas, comme le Sbrigani de Molière, « un homme d'intrigue », un gibier de potence et de bagne dont le Lieutenant de police observe les actes avec intérêt, mais un secrétaire habile, un valet sans scrupule, assez délié pour faire fortune et « monter dans le carrosse, en évitant la roue ». Il traverse le théâtre du XVIIe siècle, frisé, musqué, joyeux, impertinent, offrant à tous ses bons offices avec esprit et belle humeur :

« Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire.
Je rase, je blanchis, je couds, je sais saigner,
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner.
Je travaille en parfums, je sais la médecine.

J'entends bien les procès, je fais bien la cuisine,
Je suis grand spadassin, je suis grand écuyer,
Fort entendu chasseur et fort bon jardinier ;
J'écris français, gothique, italien, tudesque,
J'écris en héroïque aussi bien qu'en burlesque ;
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés.
Bref, je suis bel esprit et des plus renommés ;
Regardez si je suis digne d'être des vôtres. »

Il évite les disgrâces du marquis de Mascarille ou de Scapin, connaît, avec le subtil Marivaux, tout ce que renferment de charme délicat les mésalliances d'amour, jusqu'au temps que Beaumarchais, le tirant de l'office, de l'antichambre et des emplois subalternes, en fasse le porte-parole des revendications sociales, vengeur des humiliés et précurseur de la Révolution immanente : *concilio*, *manuque*, *Figaro*.

Tel, après deux siècles, est le triomphe de Sancho Panza. Renté, fleuri, gonflé d'importance, chamarré d'insignes et de croix, il domine sur la politique, les théâtres, le marché. On le salue à la Bourse. On le vénère au Parlement. Le Corps de ballet tressaille à son aspect, comme un troupeau de faons. Ses capacités font merveille. Il s'appelle Mercadet et fonde, sans autre avoir qu'un coffre-fort, d'innombrables sociétés anonymes. Il s'appelle Ambidextre et devient journaliste. C'est l'orateur le plus goûté des réunions publiques où ses proverbes ont force de loi.

Il incrimine les abus, jusqu'au temps qu'il en pro-

fite. Il se proclame révolutionnaire, communiste, anarchiste. Puis, il monte au pouvoir ou bien s'installe dans une opulente sinécure. Il est assis alors ; il prend un barbier. Sa bedaine offre aux grands cordons le support le plus heureux. Il s'habille bien, assume des gants et juge les tableaux. Il décerne des palmes aux poètes bénis. Il a quitté son âne et s'exerce au cheval. Quand le Peuple crie misère sous ses fenêtres, les fusils partent tout seuls.

Pour n'être pas couronné de pompes officielles, pour n'avoir dans son cortège ni les aigrefins, ni les badauds, ni l'une et l'autre Chambre, le couronnement de don Quichotte n'est pas moins doux ni moins glorieux. De génération en génération, de siècle en siècle, d'épreuves, en épreuves, le soldat volontaire du droit et de la justice a conquis ses éperons. Son armure grotesque, son âge, sa laideur ont disparu. L'intime beauté qu'il portait en lui-même s'est révélée aux yeux de tous. Les chevaliers, ses frères, l'admettent dans leur temple. Il s'assied aux banquets de la *Table ronde* ; il communie à la Pâque du Montsalvat. Sa lance dérisoire, cette lance que brisaient les batteurs d'estrade et qu'emportait l'aile des moulins à vent, cette lance appartient désormais à l'arsenal de la Chevalerie ; elle est sœur de Durandal qui brisait à Roncevaux les perrons de sardoine, de la pique bienheureuse qui guérit la blessure d'Amfortas. Car elle fut toujours brandie en faveur des indigents et des opprimés. Elle fut, dans l'esprit de son

maître, la défense du Pauvre, le rempart de ceux qui n'ont ici-bas ami ni protecteur. La sainte folie de Don Quichotte, la superbe de son courage, l'immense orgueil de son âme ingénue et bienfaisante l'ont fait entrer parmi les « saints des honnêtes gens », les héros de la justice et de la bonté. « Vous semble-t-il par hasard, monsieur le rieur — dit-il à Sancho qui le raille après l'alerte des foulons — vous semble-t-il que si ces foulons eussent caché aussi bien une périlleuse aventure, je n'avais pas fait paraître assez d'intrépidité pour la mener à bien ! Faites voir que ces marteaux se changent en six géants, et si je ne les mets pas tous les six, les quatre fers en l'air, alors je vous permets de vous moquer de moi tout à votre aise ». Cet aveuglement opiniâtre et grandiose, Don Quichotte l'apporte dans le choix de sa dame. Il a, peut-être, un jour, entrevu, non loin de sa bourgade, une paysanne de bonne mine. Cela suffit pour combler de joie et de tendresse le chaste, le fier hidalgo. Il se représente la dame de ses pensers « comme il convient que soit une haute princesse » ornée de tous les dons naturels et de tous les avantages sociaux, faisant paraître à tous les yeux.

« L'ornement des vertus et la fleur des beautés ».

Le monde a ratifié ce jugement. Dulcinée est assise parmi les héroïnes légendaires, non moins belle, non moins glorieuse que les plus nobles d'entre ses jeunes sœurs.

La belle Aude, qui ne paraît dans le poème de Théroulde que pour baiser au front son amant expiré, Ysolde et cette Béatrice du *Paradis*, dont l'existence n'eut guère plus de réalité que celle de Blancheflor, de la reine Ginèvre ou d'Elsa de Brabant ; la Gretchen de Gœthe, que le besoin asservit, comme Dulcinée, au labeur quotidien, à ce labeur qui rougit les mains délicates et les doigts fuselés — toutes ces ombres liliales des poètes, avec des paroles de bienvenue et des gestes fraternels, accueillent l'humble villageoise dans la lumière paradisiaque, où, sur les violes d'amour, sur les théorbes de *l'Angelico*, se meut et chante à jamais leur procession étoilée, au plus haut ciel de l'Idéal.

Car son terrestre chevalier a conquis pour elle une éternité de splendeur et de gloire, puisqu'il a connu le délice d'aimer, en dehors des servitudes charnelles, des étreintes périssables ; puisqu'il a retrouvé, dans sa gentilhommière de province, les vérités sublimes que Diotime de Mantinée enseignait à Socrate, puisqu'il a compris enfin que, par delà ce qui périt et ce qui tombe, par delà nos bonheurs d'un instant et nos soucis de chaque jour, plus haut que la vie et plus tenace que la volupté même, au-dessus des amours passagères que le temps dégrade et que flétrit la satiété, au-dessus de nos espoirs et de nos haines, triomphe, dans son immortelle jeunesse, l'amour d'aimer, l'unique, le vrai, l'impérissable Amour.

DON QUIJOTE DE LA MANCHA

Un hombre — en la calma apacible y triste en que languidecen los paisajes de la última estación, cuando la caída de la tarde y la muerte del año hablan á aquel sobre quien ya han batido las alas grises de la vejez y le hacen presente que ha llegado la hora de abandonar las grandes esperanzas y las ambiciones fugitivas — un hombre se sienta al borde de la ruta, no lejos de una pradera que todavía alegran el cantar de las fuentes y el resto de verdura que el otoño aun no ha arrebatado del todo á los ramajes. Sus discípulos, sus amigos, los hijos de su pensamiento rodean al anciano á quien da la gloria sus prestigios y cuya bondad aproxima á sus corazones. El viejo hace recuerdos. Habla. De sus labios elocuentes, en los que la ironía y la piedad se confunden en una misma sonrisa, brotan las arengas y los cuentos maravillosos. Todo un mundo evocado por el mago, surge á su conjuro. Opinión, prejuicios, entusiasmos, groserías, magnánimas aspiraciones y ridículos infinitos, alegría y dolor, valor y corbardía, lágrimas y canciones, el drama y la comedia humana lloran, se agitan, viven en

fin, en una palabra de luz que los precisa y ennoblece. Se encarnan en seres que siendo ficticios, son tan reales, tan verdaderos como los que en realidad existen — en seres cuya actitud, cuyo vestido, cuyas palabras, cuyo interior y cuyo aspecto ofrecen la más viva imagen, la más precisa, la más exacta, de un signo y de un país, al mismo tiempo que simbolizan lo que la conciencia humana guarda de ecuménico, de inmutable y de eterno.

Una vez más, el Verbo se hace carne.

Ya será cerca de los golfos divinos donde el rapsoda ciego celebra hoy la pérdida de Ilión, mañana las asechanzas de Ciclope, después las estratagemas de Ulises ó el retorno del esposo ; ya sea en Ferney donde el magro Voltaire arroja sus sarcasmos sobre Leibnitz y sus discípulos y deduciendo de la desgracia individual la hostilidad de la Naturaleza y la maleficencia del Contrato social, destruye el imprudente sofisma que da como fin del Universo el *troupeau de Ephemères* ; ya sea en Dublin, en esa Irlanda hambrienta y trágica donde el deán Swift, no contento con acriminar á la Naturaleza, acusa al hombre mismo, como un teólogo acerbo para quien el « viejo Adán » jamás será digno de rescate ; ya sea, en fin, en el pobre pueblo de la Mancha, en esta aldea obscura de Argamasilla, donde el manco de Lepanto, vencido por los años, domado por la necesidad, pero de genio victorioso é indomable, descubre, á lo largo de las rutas desiertas, sobre las crestas ásperas de las sierras, bebiendo el agua parsimoniosa de las torrentadas, durmiendo al abrigo de los robles polvorientos, al paladín de la Triste Figura y á su obeso escudero ; la obra maestra, así aparezca fuera del templo que la ha hecho nacer y de las pasiones que la han engendrado, es

siempre la más alta representación de una época, de la idea y de las sensaciones que la han sacudido. La obra maestra se aisla y crece. Conquista el mundo; se incorpora al patrimonio universal. Testigo de la sabiduría y de la madurez de una familia humana, por ella conocen las generaciones siguientes estas altas cualidades. No hay libro más heleno que la *Odisea*, más inglés que *Gulliver*, más francés que *Cándido*, más español que *Don Quijote*; pero, desde hace largo tiempo, estos libros inmensos no pertenecen, en verdad ni á España ni á Francia ni á Inglaterra ni á la Antigüedad griega; han entrado en el patrimonio de las civilizaciones; han dado imágenes é ideas á todas las lenguas de la tierra; han ocupado su sitio en la biblioteca de la humanidad.

Y es por lo que, al responder al llamado que me ha conducido delante de un auditorio en el que cada nación de Europa y del mundo se enorgullece de contar lo que posee de encantador y de ilustre; invitado á tomar la palabra en esta capital de arte y de belleza de la que la hospitalaria Bélgica se muestra orgullosa, en esta Ostende, flor y joya del mar del Norte, que, al impulso de un genio activo y delicado, se ha convertido en menos tiempo del que necesitan para construir sus palacios las Hadas, en un lugar único de peregrinación estética, la Atenas de las Flandes y del Occidente, he escogido como tema de esta entrevista la novela que del uno al otro extremo de la tierra, los adolescentes deletrean y los viejos releen; el libro amado por igual de los mundanos y de los sedentarios, de los filósofos y de las bellezas profesionales; el dulce poema vesperal escrito al declinar de un mundo, por ese noble, genereso y clarividente espíritu que fué Miguel de Cervantes.

Don Quijote, como la *Divina Comedia*, como los

dramas de Shakespeare, como el *Fausto* de Goethe, es uno de esos libros sublimes y misteriosos de los que los alemanes aseguran que es menester usar de siete llaves para poder abrirlos.

Ningún otro le supera en belleza; ningún otro le supera en melancolía. Alegra menos que entristece; después de haber hecho sonreir, obliga por largo tiempo á meditar.

Al leer *Don Quijote* se adivinan los sufrimientos, las amargura y la alta resignación del poeta que, mutilado, cautivo, miserable — ya mendigando su pan á la puerta de los ricachones, ya dándose á negocios sospechosos que más á menudo que á la fortuna lo conducían á la prisión, levantó desde el fondo de su vejez, tal monumento de gloria que, quebrantado por los años, por la enfermedad y por la pública ingratitud, pudo cobijar su sepulcro bajo la rama de un inmortal laurel.

Las obras de esta naturaleza, ofrecen generalmente algo de áspero, de poderoso y de cordial. y por eso en un principio el público se siente desconcertado. Es el amargor de los añejos vinos, la sal de las olas; *Bouvard et Pécuchet*, ese libro digno de ser recordado delante de vosotros, aun al lado de la novela de Cervantes, es para muchas gentes un libro ilegible, y el mismo Flaubert cuenta en sus cartas que Paúl de Saint-Victor se negó á escribir un artículo sobre la *Educatión Sentimentale* por escrúpulo estético, por miedo de comprometerse y porque juzgaba que « ese libraco era muy malo.»

Y sin embargo, la gracia, la alegria viven en estas fuertes obras, sin insulseces y sin cobardes complacencias para con el gusto de la mayoria de los lectores por lo mezquino y por lo estrecho. Su dulzura se esconde entre escarpaduras y rudezas, semejante a ese panal que Sansón

descubrió, sobre la cima de la montaña, en la garganta del león vencido y muerto.

Un uso constante é inveterado en las familias burguesas es el de dar á los niños, so color de diversión, esos libros que son más bien hechos para desanimarlos é inculcarles una precoz antipatia por la literatura. Bajo los cantos y las tapas de dorados chillones, bajo los empastes llamativos, vosotros encontráis, al mismo tiempo que los Arlequines cientificos de Julio Verne y las naranjadas con hielo de madame de Ségur, junto con lo que de más anodido fomentaron messieurs Copée, André Fleuriet y algunos otros tocadores de órganos, con los soldados de plomo que pintarrajea Georges d'Esparbès y los sables de madera que acicala Dick de Loulay, vosotros encontráis á cada momento *Gulliver* y *Don Quijote* expurgados con inflexible prolijidad, para uso de pensiones de viejas señoritas y de pedantes sabihondos.

Estas maravillas de concentración, de doctrina y de ironia, donde se formula « un momento de conciencia humana,» construcciones gigantescas, testamentos supremos de esos á quienes Michelet llama los « hijos primogénitos de Dios » no producen, de ordinario, sobre los juveniles cerebros sino una impresión de fatiga, de malestar ó de fastidio.

¡ Obras ciclópeas ! La juventud no ve en ellas sino la enormidad de la caricatura : traiciones, irrisorias estocadas, monstruos imbéciles, escaramuzas ridículas, palizas, pugilatos y mistificaciones ; pero allí, donde, muy justamente, los escolares no distinguen sino los monstruos ridículos, los enanos de Lilliput ó los colosos de Brobdignac, el hombre que ha llegado á esos años climatéricos en los que se juzga su propia vida y la vida universal.

Ainsi qu'un voyageur qui détourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin,

el hombre admira sin reservas estas robustas arquitecturas elevadas por los maestros á la Gloria del Espíritu.

Desde las primeras traducciones de *Don Quijote*, las traducciones informes del siglo décimoséptimo, desde la descolorida paráfrasis del marqués de Florián, que murió como todos lo saben, « pastor bajo el Terror », el tipo ha evolucionado, aumentado, crecido en belleza moral, en cortesía, en magnanimidad. Para los contemporáneos de Cervantes, para los hombres del siglo XVII, se trata apenas de una figura grotesca, importada junto con las modas españolas en el bagaje de Ana de Austria. El público francés no le presta mayor importancia que á un marionete.

El *Cid* hace la revelación del teatro español á las preciosas, al mundo refinado de la Plaza Real y del salón de Artemisa. Pero Corneille y sus rivales ignoran á Cervantes—á lo sumo un *Don Quijote* envilecido por Scarron, le proporciona algunos rasgos para su Jafet de Armenia. El marqués de Rochesole, llamado así á causa de un estanque

Où l'on peut, nuit et jour, maintes soles pêcher

nos resulta un pariente cercano de la dueña Trifaldi cuando ésta pide protección contra el gigante Malambruno y se complace en oirse llamar condesa *Renardine* á causa de los zorros (*renards*) que pululan en sus tierras y devastan sus bosques.

Pero, más justa con el héroe que sus contemporáneos y que el mismo Cervantes, la Europa moderna, hecha

ya á los métodos críticos, asigna á *Don Quijote* su sitio en la historia y en la leyenda. Reconoce en él un momento de la historia española, una etapa del pensamiento individual y colectivo, la encarnación de una época revuelta y de un indefectible estado de ánimo. La gran alma de las dos Castillas, vive en este hidalgo loco. Si personifica, con una intensidad de realismo que ningún escritor ha sobrepasado, la ilusión eterna y el don supremo de Pandora, facultad maravillosa de esperar contra toda esperanza, también fija un minuto exacto de su nación y de su pueblo. El espíritu histórico del siglo décimonono le ha hecho salir de las atelanas y de las bucólicas dulzonas para colocarlo en plena luz. Ha comprendido que este doble caso de locura lúcida estudiado por Cervantes, estudio cuya precisión y riqueza clínica pone á su autor al igual de los más notorios alienistas, Pinel, Esquirol, Moreau de Tours, no es posible sino en España, en el siglo XVI y en el medio preciso donde el artista lo ha situado.

Dos grande figuras, dos tipos eternos han encarnado por los siglos venideros, el idealismo desenfrenado de España, las costumbres de una época en la que el amor terrestre y el misticismo cristiano abrasaban con la misma llama á las almas violentas, sugerían á los mejores actos en los que igual parte tenía la sublimidad y la locura.

Estos dos héroes, estos dos representantes de una raza siempre viviente, y de un mundo distinguido son— acabáis de nombrarlos — Don Quijote y Don Juan.

El platónico amante de Dulcinea y el esposo perverso de Doña Elvira, el grande de Españay el hidalgo de provincia, el uno en anchas calzas, el otro con arneses de cortesano, marchan por rutas diferentes hacia el mismo

idolo, tienen al mismo fin. La alcoba de las *mil y tres* no está tan lejos del Toboso como podria creerse ; las queridas de Don Juan, desde la duquesa Isabel hasta Tisbea, la pecadora que habla culto como una alumna de Góngora, no parecen menos irreales que la infanta Antonomasia y la dama inexistente del manchego.

Don Juan y Don Quijote partirán del mismo corazón sobre la ruta de Manresa, á la conquista del amor divino. El mundo que les rodea parece hecho para exasperar estas alma frenéticas, para atraerlas, fuera de la humanidad, hacia las pasiones excesivas y monstruosas, la lujuria ó el ascetismo, hacia el absoluto del libertinaje ó del renunciamiento.

Desde la victoria de Lepanto y la derrota de Boabdil, los moros salieron de España llevando consigno la civilización y la riqueza. En Lepanto, el Cristianismo obtiene sobre el Islam una victoria decisiva. Solimán ya no puede « salvar la Europa ». La Cruz domina sobre la Media Luna humillada.

En España, la tibia posteridad de Carlos V, los monjes coronados del Escorial ejecutan, con puntualidad de reloj, el ceremonial de su grandeza.

Estos amos huraños de la mitad del mundo viven en un claustro de oro y de mármoles preciosos, duermen al lado de las osamentas de sus antepasados. Durante un reinado interminable de cuarenta y siete años, Felipe II se acuesta al lado de su tumba. Su palacio tiene por modelo un instrumento de suplicio, la parrilla de San Lorenzo ; y por sótano, un osario : el pudridero de los monarcas difuntos.

A su alrededor el silencio reina, como en esa selva del Dante en la que « el sol se calla ». La autorización de

publicar un libro no se obtiene sino después de vencer enormes dificultades. La Inquisición cierra todas las bocas, pues una palabra arriesgada puede conducir al suplicio. Las cabezas más altas no están al abrigo del hacha. Felipe II, sin vacilación, entrega á su primogénito, Don Carlos, á la cuchilla del Santo Oficio. Los autos de fe devoran, todos los años, un pueblo de heréticos, de judíos y de moros.

La etiqueta obliga aún á estas gentes, llenas de terror y de fiebres sanguinarias, á la estrecha observancia de su pedantesco ritual; la camarera mayor complementa al gran inquisidor. Un fastidio de plomo satura la atmósfera : las prácticas de una devoción pueril agravan las formalidades del ceremonial. Aun para bailar un minué, las mujeres no cesan de pasar las cuentas de su rosario. Algo de aquellos ritos extraños subsiste aún en la España contemporánea.

No es raro ver en los paseos públicos de Sevilla, de Madrid, ¿qué digo? de San Sebstián, no es raro ver á un jovenzuelo de doce á quince años apoderarse de la mano de un sacerdote que pasa y saludarlo con un : *Ave maria purissima* á lo que el eclesiástico responde, al alejarse, de la manera más natural del mundo : *Sine peccato concepta.*

En el siglo XVI, en la Corte de Madrid, la gravedad, la fealdad, la tristeza altanera y ceñuda, un aire taciturno en todos los actos de la vida reemplazaban á la juventud y á la belleza.

En los retratos de Velázquez, Felipe IV aparece como una alegoría pavorosa de este universo cuyo duelo parece llevar.

Con su justillo de terciopelo negro, su palidez exangüe, su quijada deforme, devorado por las escrófulas y la me-

lancolía, es una sombra de rey, un espectro que en su gravedad castellana, sólo se mantiene por el indomable orgullo de no tener ni amo, ni igual sobre la tierra.

Podéis aún hallar esta imagen de la España moribunda, en el Louvre, en el cuadro de Zurbarán que representa los funerales de un obispo. Los restos mortales del prelado, acostado en su lecho de gala, estan revestidos de los ornamentos sacerdotales. La capa de franja de oro agrega su rigidez á la inmovilidad fúnebre. Las gemas de la tiara y del anillo y la cruz pectoral brillan á las luces vacilantes de un cirio desmesurado, mientras que, rodeando al prelado, los monjes trágicos murmuran el oficio de los muertos. Pero ya el rostro livido se infiltra de tonos azulados ; la descomposición impone sus leyes ineluctables á este cadáver cargado de oro.

Los vestidos de la época llegan hasta el absurdo y parecen no tener otro fin que el de estropear el cuerpo humano.

Hasta la galanteria que, en Francia, se difunde en las insipideces interminables de la *Astree* ó de la *Clelie*, en vez de promulgar la *Carte du Tendre* y de cosechar para la *Guirlande de Julie* un ramo de madrigales, toma las formas extravagantes y *molochistes* del fervor español. Como la Diana de Lacedemonia, la mujeres tienen la afición de la sangre vertida. Sus caballeros no pueden ofrecerles más elegante homenaje que el de flagelarse bajo sus balcones. La sensualidad ardiente de estos jóvenes halla su derivativo en el sufrimiento teatral de estas fustigaciones. Cumplen la penitencia de Amadís sobre la roca pobre ; cuando Cervantes quiera escribir su claro análisis de la locura que razona, no tendrá sino que contemplar alrededor de sí. Encerrado en su vivienda lugareña, donde las charlas chanceras del cura,

los proverbios de Sancho y la fingida admiración del barbero , le confirman en sus mirajes, Don Quijote no es menos loco que los penitentes de Madrid, menos borracho de amor que los hijos de los Tenorios. Ha perdido prontamente toda noción de la realidad. Revive las Canciones de Gesta, el ciclo de la Mesa Redonda, las aventuras de los Doce Pares, de Galaor, de Tristán y de Parsifal.

Viejo, pobre, feo, caballero en un potro moribundo, llevando á guisa de casco un mamotreto y por escudero un labrador,pasea su sueño de justicia por las sierras desiertas y las rutas polvorientas de la Mancha. Combate á los rebaños, embiste con su lanza á los molinos, toma los marionetes de Maese Pedro por la hueste de Carlomagno ó de Rolando. María Tornes, la fregona, á la que Florián le cambió el nombre primitivo por el de *Maritorne* cuelga al desgraciado héroe en el sobradillo de su granero. Los yangüeses le prodigan sus golpes y, cuando quiere dar la libertad á los forzados, no obtiene como premio, sino insulto é irrisión.

Pero ¡ qué importa !

Su entusiasmo le preserva del desfallecimiento, como su cortesía le impide caer en el ridículo. Este lunático es un perfecto gentilhombre. Perdido entre sus sueños, como se halla, nada sabe del pueblo que se burla de él. No ve ni las posadas innobles, ni á los mulateros, sus comensales habituales, ciego para todas las cosas de la tierra, como los ojos que durante mucho tiempo han mirado el Sol.

A los gentileshombres impertinentes y melífluos, á los camareras desvergonzadas y á las dueñas extravagantes, á esa duquesa mil veces más grosera que los porqueros y los vagabundos, á esa duquesa que ofrece

como un juguete ó sus lacayos, la demencia de su corazón, él podría decir con el Cid de Victor Hugo, al abrirles la puerta de su humilde vivienda :

...une source coule
A l'ombre de mes donjons.
Comme le Cid, dans la foule,
Elle est pure dans les joncs.
C'est mon unique vignoble,
Buvez-y je vous absous.
Autant que vous, je suis noble
Et chevalier plus que vous.

pues una quimera de gloria, una aspiración infinita, un deseo de grandeza llenan el alma del héroe.

Esta España árida, llena de contrastes, con sus climas de hielo y de llamas, esta tibia Castilla « donde — dice un proverbio — la alondra no puede vivir sino llevando consigo su trigo », donde el llano de Avila — dice otro proverbio — « no produce sino piedras y santos », esta negra Vizcaya, donde los negros cantos de las aves no alegran el obscuro verdor de las montañas, parecen hechas para formar visionarios y ascetas, mártires y guerreros.

A los diez años Teresa de Cepeda se escapa de su casa, con la esperanza de conquistar á los moros á la fe cristiana. Obligado á permanecer en su lecho de dolor, á causa de la impericia de un cirujano, Loyola destroza con sus propias manos su pierna mal curada. Y tres siglos más tarde, su compatriota Churruca, que mandaba un buque en Trafalgar, con las piernas rotas por la metralla inglesa, se hace plantar en un barril de afrecho, para contener le hemorragia y poder combatir hasta la muerte.

He aquí la locura española, tanto más tranquila en

sus apariencias cuanto más se empeña en arrojar el guante á la razón. En estos magnánimos juegos, la voluntad crece, el alma se exalta en una elevada atmósfera de desinterés y de orgullo.

La de Don Juan irá hacia la lujuria frenética, la de Don Quijote vivirá en el anacronismo caballeresco, ignorante del siglo papelero por el que pasa, soñando únicamente con damas prisioneras, cisnes encantados, selvas de Brocelianda y reyes metamorfoseados en cuervos.

Don Quijote se deleita con estas cuchufletas. El caballero de la verde espada, Alifanfarón de Trapobana; Pentapolín el del brazo arremangado, frecuentan su vivienda aldeana. Sabe sus hábitos, sus costumbres, sus vestidos, su carácter. Se puede afirmar que vive al lado de ellos y los conoce como la abuela de Sancho conocia á la dueña Quintañona.

En el debilitamiento general que la opresión y el formalismo monárquico han producido, la imaginación « estrecha y violenta » (Taine) del castellano, obligada á replegarse en sí misma, para evitar la fatiga, huye al país de los alucinados, se abandona al prestigio de los cuentos que ella misma engendra. Crea un mundo irreal, barroco y seductor, dondé todo es belleza, armonia y dulzura, donde la hoja no sale de la vaina sino para afirmar el derecho y socorrer á las victimas, donde infantas bellas como la luz duermen su mágico sueño en jardines eternamente florecidos, donde aventureros sublimes derriban con su espada á los monstruos heráldicos, vampiros, endriagos y grifos ; conquistan reinos por la sola virtud de su noble deseo,

Esta complexión romancesca, esta necesidad de imaginar aventuras extraordinarias se hace entonces tan viva, entra tan hondamente en las costumbres y — puede

decirse, — en los apetitos de España, que proporciona al profundo psicólogo Ignacio de Loyola los principios de una evolución religiosa.

Para orientar á sus contemporáneos hacia un nuevo misticismo, para atraer almas bajo su bandera, el solitario de Manresa parece sugerir á Don Quijote su método interior, el procedimiento favorable para la creación de la ilusión.

Que no se vea en esto ninguna irreverencia. Aun siendo superior á su siglo, todo hombre pertenece á él en sus gustos, en sus hábitos, en sus actos específicos, en sus pequeñeces y en sus grandezas. Nadie, ni los santos, hace excepción á esta ley. En la Francia del siglo XVIII, todo el mundo es *sensible*. Luis XVI y Marat, el marqués de Sade y Lafayette, hablan igualmente de su « sensibilidad ». En la España del siglo XVI, cada uno levantaba, para sí mismo, la novela de su propia vida. Así, pues, los *Ejercicios espirituales* podrían servir de introducción á las campañas del buen hidalgo.

En los momentos de reposo, Alonso Quijana se dirige al cuarto que le sirve de biblioteca. Se encierra allí. Cuando no está enfrascado en la lectura de una novela caballeresca, es porque esgrime contra sus armas su espada enmohecida. Se encarniza en la lectura. Asiste á las gestas de Galaor y del *Beltenedros*. Frecuenta á la reina Ginebra y á Lanzarote del Lago ; vive sus proezas quiméricas ; cabalga los hipógrifos y los corceles de los encantadores ; discierne palacios, alcázares, cortejos reales, nobles damas y pajes corteses con exceso ; ve desfilar á todo el personal de la Mesa Redonda bajo el techo de su cuchitril. Muy pronto pierde la noción de sí mismo, la conciencia de su individualidad.

Es el mismo procedimiento de San Ignacio, la apli-

cación de todas las facultades al fin perseguido, la mecánica de la alucinación preconizada por Loyola ; es, de una manera imperceptible, el « examen de conciencia », digestión del egoismo, que disipa, ante el yo que digiere, la nocion del Universo.

« Comenzad — dice — comenzad la contemplación, ya sea de rodillas, ya sea prosternado, ya sea tendido en el polvo y con los ojos hacia el cielo, yasea sentado, ya sea de pie, ya sea en el lecho, esforzándoos siempre por llegar hasta el objeto de vuestros deseos. Percibid el infierno por cada uno de vuestros cinco sentidos. Ved en imaginación fuegos inmensos, oíd los gemidos, los gritos y las blasfemias, respirad los olores fétidos, gustad las cosas amargas, las lágrimas, los vapores de azufre. Haced el viaje de Nazereth al Jordán ; representaos la pasión de Cristo, las escenas de Belem y las del Calvario ; vivid en espíritu la vida interior y exterior de Jesús. Evocad la novela psicológica y la novela naturalista de vuestro Dios. »

Este método tan simple, fácil de abordar á los espíritus menos letrados, ha revolucionado al mundo. Ha permitido á los fieles apoderarse de los dogmas, les ha colocado al igual de las escarpaduras teológicas, gracias á las enseñanzas de la vida.

¿Será permitido decir que Ignacio ha realizado la unidad de la fe católica é inaugurado el reinado de la disección al llamar en su ayuda á la novela española, al instruir á sus discípulos en el arte de analizar por sí mismos sus transportes, de trazar con previsión el esquema del éxtasis, las curvas que siguen hasta lo más profundo del yo á la fiebre del misticismo y los sobresaltos del fervor?

Sea lo que fuere, la reforma de Ignacio concuerda con todos los balbuceos de la poesía épica. En la aurora del

Renacimiento, el gesto cristiano militar, el prodigioso esfuerzo de las Cruzadas, aparece como un vago recuerdo, que regresa del olvido y del pasado.

Los personajes del *Romancero* no serán en adelante otra cosa que figurantes de teatro. Lahire y Lanzarote, Carlomagno y David se inmovilizaron en sus cartones pintarrajeados del tresillo. Ariosto empequeñecía á Rolando. Obscurecía al sobrino del emperador Carlos, reduciendo al duro y sublime vencido de Roncesvalles á la dimensión de un « príncipe delicioso », de un tenor de feria, al mismo tiempo que la poesía marchita de Tasso adaptaba las Cruzadas á la ópera italiana. La transición de la epopeya á la ficción romancesca hacía largo tiempo que se había realizado. Dos siglos antes de Cervantes, el Arcipreste de Hita inauguraba el género picaresco. Por él nos informamos de los hombres de su tiempo, sus vecinos y sus compadres. Gracias á él, sabemos cómo vivían las gentes del siglo XIV, en Castilla la Vieja ; lo que hacían en sus casas, y en la plaza del mercado ; cuáles eran los manteles de la mesa de comer. Gracias á él conocemos sus instrumentos de música, los vestidos con que se cubrían, cómo recogían los mirtos en la ciudad y en la campiña. Después de él, Fernando de Rojas, con *La Celestina*, Hurtado de Mendoza con *El Lazarillo de Tormes*, estropeados odiosamente por la Inquisición, evocan la plebe singularmente característica del Renacimiento y de la Edad Media española. Mendigos, vagabundos, escolares famélicos, que husmean un plato de puchero, espadachines en busca de riña, muleteros, gitanos, ladrones, bravucones andrajosos, todo esto se mueve, se agita, bebe y duerme en las fondas sucias, en los alrededores repugnantes de Sevilla, de Córdoba y de Madrid.

La fisonomia mas característica de este mundo sospechoso y varioloso es esa que merodea en los bautisterios de las capillas, en busca de clientela, de donde le viene su nombre de *trotaconventos* que, el primero, le dió el Arcipreste de Hita. No tiene la flexibilidad italiana que presta Odet de Turnèbe à la beata de sus *Neapolitaines*, no se ha adaptado al tono de la devoción trascendental como la *Macette* de Regnier:

Elle lit Saint Bernard, le Guide des pécheurs,
Les Méditations *de la mère Thérèse*,
Sait que c'est qu'hypostase avecque synderèse ;
Jour et nuit, elle va de convent en convent,
Visite les lieux saints, se confesse souvent,
Loin du monde, elle fait sa retraite et son gîte,
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite,
Enfin, c'est un exemple, en ce siècle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.

Pero la *Macette* española abunda en recursos, en expedientes ; no ignora ningún tráfico honesto. Perfumadora, herborista, un tanto bruja, un tanto matrona, vende fardos, bombones y aguas de olores. Sabe teñir los cabellos y restaurar las virginidades.

Vosotros la encontraréis en los libros de Cervantes con las pellejas, las maritornes y los chulos, con Ginés de Pasamonte, Rinconete y Monipodio, con los salteadores de camino y las dueñas execradas por Sancho Panza.

El escudero de Don Quijote viene, como ella, de ese mundo picaresco del que guarda el aire y el sabor.

Demasiado trivial es hoy refutar la opinión que presenta à Don Quijote como símbolo de extravagancia y á Sancho como un tipo de razón, observación vulgar que

descubre en ellos una perpetua antítesis, el conflicto entre el sentido común y el espíritu soñador, el debate siempre renovado de Philaminte y el bonhomme Chrysale, en su casa del Marais,

Sancho y Don Quijote son, uno y otro, igualmente insensatos. Pero el error del rústico se diferencia del del gentilhombre en la realización. Ese error se manifiesta en actos y en ideas conformes á sus temperamentos tan diferentes. Según las leyes de la optica, la misma imagen toma tantos aspectos como facetas tiene el espejo que la proyecta. Mientras que Sancho, contagiado por la demencia y delirio de grandezas, se orienta hacia las gruesas prebendas y las gobernaciones bien sentadas, y espera llevar á su hija á la Corte y transformar á su mujer en condesa, Don Quijote se sueña emperador de Trebizonda, cardenal ó papa. Sancho aspira á la parte de Marta, su amo á la de María. Esta caricatura humana, este loco, esta especie de espantajo, este hidalgote flaco, seco, de rostro ahumado, va iluminando sus miserables destinos con su sublime mirada. Espejo incomparable de caballería, creado para conquistar imperios y dormir en el lecho de las reinas, ha errado al ingresar en este mundo. Ha venido demasiado tarde. Pasea por las *ventas* irónicas, á través de las sierras inhospitalarias y de los caminos inseguros, el sueño imperial de su alto espíritu. Es un aristócrata ; y es por eso que la muchedumbre se ríe de él y le persigue. Escarnecido por los gentileshombres, apaleado por los villanos, persigue su ideal, sin que las piedras que le hieren y las risas que le ultrajan le desvien jamás de su ruta magnánima. No menos loco, pero más avisado, Sancho capea el temporal. Lo que él estima en la Mesa Redonda, son los platos que la colman. Pide á su amo dineros y

el aumento del rebaño, antes de decidirse á montar sobre Clavileño y marchar á desencantar á Dulcinea.

El contacto con el hidalgo le favorece. Cuando deja su choza, es un palurdo que apenas se diferencia de las bestias que conduce á pastar. En Barataria, su espíritu se afina ; el bruto piensa como un hombre y da á los que se burlan de él excelentes lecciones. Como lo nota Pilarète Chasle, después de una ó dos generaciones, el labrador desbastado, entrado á la intriga, á la urbanidad de la ciudades, superará en todos los oficios que exigen una buena dosis de juicio y algo de habilidad manual. No será como el Sbrigani de Molière « un hombre de intriga » un racimo de horca y de presidio cuyo teniente de policía le observa con interés ; sino un secretario hábil, un servidor sin escrúpulos, bastante listo para hacer fortuna sin comprometerse. Cruza el teatro del siglo décimoséptimo, frisado, almizclado, feliz, impertinente, ofreciendo sus servicios, con gracia y buen humor :

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire.
Je rase, je blanchis, je couds, je sais saigner,
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner.
Je travaille en parfums, je sais la médecine.
J'entends bien les procès, je fais bien la cuisine,
Je suis grand spadassin, je suis grand écuyer,
Fort entendu chasseur et fort bon jardinier.
J'écris français, gothique, italien, tudesque.
J'écris en héroique aussi bien qu'en burlesque.
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés :
Bref, je suis bel esprit et des plus renommés.
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

Evita las desgracias del marqués de Mascarilla ó de Scapin, conoce con el sutil Marivaux todo lo que tienen de delicadamente encantador los casamientos desiguales, en que el amor tiene su parte, hasta la época en que Beaumarchais, libertándolo del oficio, de antecámara y de los empleos subalternos, hace de él el guardia avanzado de las reivindicaciones sociales, vengador de los humillados y precursor de la Revolución inminente : *consilio, manuque, Figaro.*

Tal es, señores, el triunfo de Sancho Panza. Rentado, adulado, inflado de importancia, cargado de insignias y de cruces, domina en la política, los teatros y el mercado. En la Bolsa, se le saluda. Se le venera en el Parlamento. El Cuerpo de baile se estremece en su presencia, como una manada de cervatillos. Sus dotes causan maravilla. Se llama Mercadet. Y, sin tener otra cosa que un cofre fuerte, funda innumerables sociedades anónimas. Se llama Ambidestro. Y se hace periodista. Es el orador más escuchado en las reuniones públicas, donde sus proverbios adquieren fuerza de ley. Fustiga los abusos, mientras no llega la hora de aprovecharse de ellos. Se proclama revolucionario, comunista, anarquista ; después, escala el poder ó se instala en una opulenta sinecura. Entonces se apoltrona ; y toma empleados. Su barriga ofrece á cordones y cintas el más feliz de los soportes. Se viste *chic,* calza guantes y juzga los cuadros de pintura. Discierne palmas á los poetas benditos. Ha dejado su asno, y se ejercita en montar á caballo. Cuando el pueblo grita su miseria frente al balcón de su casa, los fusiles se disparan solos.

No por no haber sido coronado con pompas oficiales, no por no haber tenido como espectadores ni á los caba-

lleros de industria ni á los papanatas, ni á una ú otra Cámara, no por eso el coronamiento de Don Quijote es es menos dulce ni menos glorioso. De generación en generación, de siglo en siglo, de prueba en prueba, el soldado voluntario del derecho y de la justicia ha conquistado gloriosamente sus charreteras. Su armadura grotesca, su vejez, su fealdad han desaparecido. La íntima belleza que llevaba consigo se ha revelado una vez más á los ojos de todos. Los caballeros, sus hermanos, le admiten en su templo. Tiene su asiento en los banquetes de la Mesa Redonda ; comulga en la Pascua de Monsalvat. Su lanza irrisoria, esa lanza que se rompía al golpe de las de los alabarderos del camino y que se llevaba de encuentro á las aspas de los molinos de viento, esa lanza pertenece desde entonces al arsenal de la caballería ; es hermana de Durandal, que quebraba, en Roncesvalles los *perrons de sardoine*, de la pica bienhechora que curó la herida de Amfortas, porque fué siempre blandida en favor de los indigentes y de los oprimidos. Fué, en la mano de su dueño, la defensa del pobre, el consuelo de los que aquí en el mundo no tienen amigos ni protectores. La santa locura de Don Quijote, la soberbia de su coraje, el inmenso orgullo de su alma ingenua y bondadosa lo han hecho ingresar entre *les saints des honnêtes gens*, los héroes de la justicia y de la bondad ¿ Os parece, por ventura, señor que reís—le dice á Sancho que se burla de él después de la aventura de los batanes — os parece que si ésta de los batanes hubiese sido una peligrosa aventura, no hubiere mostrado bastante intrepidez para llevarla á buen fin ? Haced que estos seis batanes se transformen en seis gigantes, y si yo no los derroto á los seis, entonces os permito reíros de mí á vuestra guisa. » Este

enceguecimiento porfiado es grandioso. Don Quijote lo lleva consigo cuando escoge á su dama. Tal vez un dia ha entrevisto no lejos de su vivienda, á una campesina de rostro simpático. Esto basta para colmar de júbilo y ternura al casto y noble hidalgo. Se figura á la dama de sus pensamientos « como conviene á una alta princesa, » adornada con todos los dones naturales y con todas las excelencias de la sociedad, mostrándola al mundo entero.

L'ornement des vertus et la fleur des beautés.

El Mundo ha ratificado este juicio. Dulcinea ocupa su plaza entre las heroinas de los poetas, no menos bella, no menos gloriosa que las más nobles de entre sus jóvenes hermanas. La hermosa Aude, que, en el poema de Theroulde, no surge sino para besar la frente de su amante que acaba de morir y la Beatriz del *Paraíso* cuya existencia casi no fué más real, la Gretchen de Goethe, á la que la necesidad le impuso como, á Dulcinea la labor, cotidiana, las hijas liliales de los poetas la acogen con palabras de bienvenida. Porque su terrestre caballero ha conquistado para ella una eternidad de esplendor; porque ha conocido la delicia de amar, sin pasar por las servidumbres de la carne, de los abrazos perecederos; porque ha vuelto á encontrar en su solar provinciano, las verdades sublimes que Diotisma de Mantinea enseñaba á Sócrates; porque ha comprendido, en fin, que más allá de lo que cae y perece, que más allá de nuestros goces de un instante y de nuestras inquietudes de cada dia, más alto que la vida y más tenaz que la misma voluptuosidad, por encima de los amores pasajeros que el tiempo degrada, que la saciedad marchita, por encima de los amores humanos y de las precarias contingencias,

por sobre nuestras esperanzas y nuestros odios, triunfa, en su juventud inmortal, el amor de amar, el único, el verdadero, el imperecedero Amor.

LAURENT TAILHADE

Traduction de M. Claudio Santos, parue en 1904, dans El Nuevo Mercurio, *avec la note suivante signée par le directeur de cette revue, M. Gómez Carillo :*

« Nuestro egregio colaborador Laurent Tailhade acaba de pronunciar en kurhaus de Ostende, que es hoy uno de los centros de arte más activos de Europa, una conferencia sobre Cervantes. Toda la prensa ha hablado de esta conferencia como de una obra maestra. Pero hasta hoy nadie la ha publicado. El gran Laurent Tailhade quería que su trabajo apareciera, primero en español que en francés, ya que del gran español se trata, y por eso lo ha reservado al NUEVO MERCURIO que se enorgullece hoy publicándolo íntegro ».

TABLE DES MATIÈRES

—

La Dévotion à la Croix 3
Don Quichotte de la Manche 29
Don Quijote de la Mancha 55

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quatorze septembre mil neuf-cent-dix

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le compte

de

A. MESSEIN

éditeur

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

PARIS (Ve)

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

A. MESSEIN, Succr

19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (5e)

Envoi franco contre mandat-poste, timbres, etc.

J.-K. HUYSMANS

Trois Primitifs. — *Les Grunewald du Musée de Colmar, Le Maître de Flémalle* et la *Florentine du Musée de Francfort sur le Mein.* 1 vol. in-8° avec gravures, reproduction de *La Crucifixion de Cassel* . . . . . 5 fr.

PAUL VERLAINE

Poésies Religieuses — *Étude-Préface* de J.-K. Huysmans. 1 fort vol. in-18 broché . . . . . 3 fr. 50

ADOLPHE RETTÉ

Du Diable à Dieu. — *Histoire d'une Conversion.* Préface de Fr. Coppée. *28e édition.* 1 vol. in-12 broché. 3 fr. 50

Un séjour à Lourdes. — *Histoire d'un pélerinage à pied, Impressions d'un brancardier. 10e édition.* Ouvrage orné de reproductions photographiques. 1 vol. in-12 broché. . . . . 3 fr. 50

Le Règne de la Bête. — *Roman Catholique.* 1 vol. in-12 broché. . . . . 3 fr. 50

TANCRÈDE DE VISAN

Lettres à L'Élue. — *Confessions d'un Intellectuel* Préface de Maurice Barrès. Frontispice de Maurice Denis. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. 50

AUGUSTIN REGNAULT

La France sous le Second Empire (1852-1870). — *Etude-Critique.* 1 vol. in-16 broché. . . . . 3 fr. 50

CHARLES MORICE

Du Sens religieux de la Poésie. — 1 vol. in-12. broché . . . . . 3 fr. 50

JOHN-ANTOINE NAU

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES GONCOURT

La Gennia. — *Roman spirite hétérodoxe.* 1 vol. in-12 broché . . . . . 3 fr. 50

FRANÇOIS BOURNAND et RAYMOND GROS

Au Pays du Dollar. — *Notes, Indiscrétions et Souvenirs.* 1 fort volume in-12 avec nombreuses illustrations photographiques. Broché . . . . . 3 fr. 50

PARIS. — IMP. H. BOUILLANT, 8, RUE BANTON

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston

Author Tailhade, Laurent
Title Un monde qui finit.

109595

LF
T131m